



HAL
open science

Le mapping comme acte performatif: comment la connaissance de la cartographie appliquée dans des domaines autres que la géographie peut être complémentaire à la méthodologie de la géographie ?

Camille Vercruysse

► To cite this version:

Camille Vercruysse. Le mapping comme acte performatif: comment la connaissance de la cartographie appliquée dans des domaines autres que la géographie peut être complémentaire à la méthodologie de la géographie?. Sciences de l'Homme et Société. 2017. dumas-01945115

HAL Id: dumas-01945115

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01945115>

Submitted on 9 Jan 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

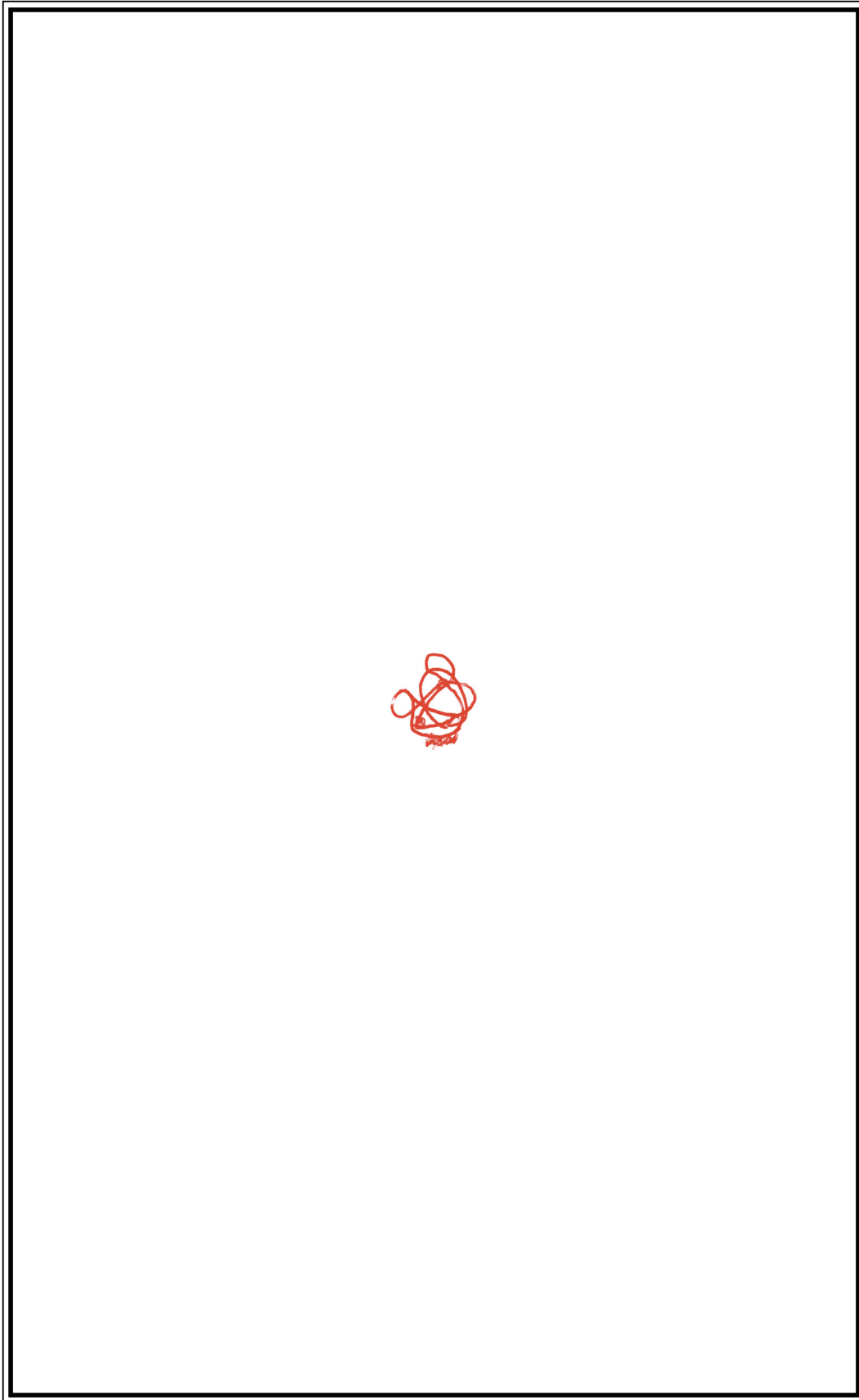
L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Camille Vercruysse

Sous la direction de Hervé Régnauld et Guy Baudelle

2017

Mémoire de Master 2 mention Urbanisme et Aménagement. Spécialité Dynamiques et aménagements des espaces, territorialités



Comment la connaissance de la cartographie appliquée dans des domaines autres que la géographie, peut être complémentaire à la méthodologie de la géographie ?

Le mapping comme acte performatif

Camille Vercruysse

Le mapping comme acte performatif

Comment la connaissance de la cartographie appliquée dans des domaines autres que la géographie, peut être complémentaire à la méthodologie de la géographie ?

Mémoire de Master 2 mention Urbanisme et Aménagement
Spécialité Dynamiques et aménagements des espaces, territorialités

2017

Sous la direction de Hervé Régnauld et Guy Baudelle



Remerciements

Ce travail clôture mes deux années universitaires à Rennes II, un endroit véritablement ouvert à l'expérimentation, dont ses étudiants cherchent incessamment à augmenter la créativité et la solidarité. Je tiens tout d'abord à remercier mon directeur de mémoire Guy Baudelle et mon co-directeur Hervé Régnault pour leur bienveillance et leur remarques pertinentes – je remercie encore vivement Hervé Régnault pour l'apport de documents et les conversations éclairantes sur Guattari et Deligny. Je remercie également tous les professeurs et étudiants de département Aménagement et Urbanisme de l'Université Rennes II, en particulier professeur Yvon Le Caro pour son confiance et encouragement. Merci à mes collègues DYATERien(ne)s pour leur aide et patience continues.

J'adresse mes sincères remerciements à mes relecteurs Stéphanie Vivier et Gabriel Ahumada Dorantes dont leurs corrections, commentaires et suggestions ont été décisifs. Je tiens aussi à remercier Carlos Bernal pour la mise en page de ce mémoire.

Ensuite, je tiens à exprimer toute ma reconnaissance à Gabriel Ahumada Dorantes, Carlos Bernal, Aline Caretti, Charly Graviassy, Anna Mermet, Maëlys Moreau, Lis Peronti, Tristan Philippon, Eva Reboul, Ekarat Tosomboon, et Stéphanie Vivier d'avoir embarqué ensemble dans cette aventure Ostendaise qui me marquera pour toujours et pour les coups de main et les débats qui ont nourri ma réflexion et mes questionnements.

Enfin, merci à ma famille proche pour leur soutien incessant.

Problématique

"It was not to discover the 'true' form of the earth, but to reconstruct, among all the mistaken maps, the one right map, the one of use to him." "Not bad, not bad at all," Diotallevi said. "To arrive at the truth through the painstaking reconstruction of a false text." (Umberto Eco) as cited in (Rybicka, 2015, p. 52)

Ma recherche théorique ne se concentre pas sur la carte en tant qu'outil opérant et efficace, utilisé dans des domaines scientifiques tel que la géographie, mais je voudrais au fond questionner ce présupposé d'intégrité épistémologique et politique en analysant d'autres champs d'études, qui font une utilisation complètement différente de la carte, notamment en philosophie, psychanalyse et en art plastique. Pour ceci je fais appel à plusieurs auteurs comme Guattari, Deleuze, Deligny, etc.

Concrètement, mon mémoire essaie de répondre à la question suivante : *Comment la connaissance de la cartographie appliquée dans des domaines autres que la géographie, peut être complémentaire à la méthodologie de la géographie.* Ainsi, je base mon questionnement à partir du point de vue d'un pédagogue (Deligny) et d'un psychanalyste (Guattari).

Je m'intéresse surtout à l'acte même de cartographier (le *mapping*). La pratique cartographique n'est ainsi pas seulement une transcription du territoire, mais participe de manière active à sa fabrication. La géographie est traversée par de nombreux sous-questionnements : Comment produire un territoire commun ? Comment changer le regard quotidien sur le territoire ? Quelle attitude adopter lorsque l'on rencontre, explore et mesure le terrain à cartographier ? Quels sont les possibles rapports entre l'acteur qui cartographie et l'objet cartographié ? Quelle est la place de la population au sein d'une représentation cartographique ?

Tout au long de ce mémoire, et en explorant les pratiques alternatives des psychanalystes (Guattari), pédagogues (Deligny), et artistes (en partageant l'expérience personnellement menée à Ostende), je tenterai de mettre en lumière la manière dont ces individus proposent une réponse autre à ces différents questionnements, apportant un nouveau regard et une ouverture à la cartographie plus traditionnelle. En envisageant cette pratique au-delà de l'écriture et de la lecture d'un espace dans une optique purement « pragmatique », ces pédagogues, psychanalystes, et artistes offrent à la fois un nouveau rapport aux espaces, et une ré-invention du médium « carte », retranscrivant autrement ces espaces.

Ce mémoire tente ainsi d'évaluer plus précisément ce que ces propositions, méthodologies, et réponses singulières apportent aux questionnements du géographe plus traditionnel.

Table des matières

Remerciements	ii
Problématique	iii
Table des matières	iv
Plan de mémoire	1

1. Etat de l'art : cartes et usages non-orthodoxes

1.1 Les enjeux liés aux cartes : changements du rôle de la cartographie en géographie	3
1.1.1 Le tournant linguistique : la carte à échelle 1	4
1.1.2 Le tournant culturel : la carte, un outil de communication	7
1.1.2.1 La cartographie critique : contrer des faits politiques	8
1.2 Repenser les objectifs de la pratique cartographique : les usages non-orthodoxes	9
Conclusion : la carte une métaphore de notre époque ?	10

2. Les cartes performatives

2.1 Deligny	13
Introduction : le contexte de la « tentative »	14
2.1.1 Période institutionnelle : quelques rappels historiques	15
2.1.1.1 La Borde : divergences de méthode	16
2.1.2 Période non-institutionnelle : une approche anthropologique	17
2.1.2.1 La pratique cartographique : révéler « l'humain de nature »	18
Les cartes	18
Tracer des lignes d'erre : une pratique non-linguistique	23
Résister à la colonisation du langage	23
Dévoiler de gestes corporels	25
2.2 Guattari	27
2.2.1 La schizo-analyse : un modèle non-hiérarchisé de la carte	27
2.2.2 La praxis politique : les lignes de fuite	30
2.2.3 L'aménagement du désir : vers une ontologie du devenir	30
Conclusion	32

3. La cartographie au sein d'une démarche artistique

3.1 Kadzand Cartography Project	35
3.1.1 Le déroulement de la résidence	36
3.1.2 L'exposition : la timidité des hippocampes	36
3.1.3 Le catalogue	36
Conclusion : révéler le commun	38
Bibliographie	40
Annexe	43
Le Catalogue de l'exposition la timidité des hippocampes	43
Un point de vue particulier d'un participant du Kadzand Cartography Project	43
Quelques tracés des visiteurs de l'exposition La timidité des hippocampes	47
Travail en amont de la résidence	54

Plan de mémoire

Mon mémoire part de l'hypothèse que les cartes peuvent être classées de deux façons : elles pourraient limiter notre vision du monde ou l'élargir. Dans ce mémoire, j'expliquerai la façon dont les cartes limitent ou élargissent notre vision du monde.

Etat de l'art de mon mémoire montre que l'intérêt de la carte ne réside pas que dans sa valeur représentative. J'exposerai tout d'abord certaines remarques critiques faites dans le domaine de la littérature et de la linguistique et j'évoquerai ensuite celles développées à l'encontre de la cartographie culturelle.

La deuxième partie traitera de la qualité performative de la cartographie. Cette qualité signifie que les cartes sont en mesure de créer une vision élargie du monde, à la fois chez le lecteur de la carte et chez son créateur. À l'appui de cette thèse, j'analyserai deux méthodologies cartographiques avancées par les auteurs : Deligny et Guattari.

La troisième partie évoquera la nature performative et gestuelle de la cartographie explorée et développée au sein d'une démarche artistique. Lors de l'été 2017, une résidence d'action-recherche a été mise en place à Ostende, regroupant un collectif d'artistes réfléchissant à la notion de cartographie alternative, élaborant des travaux et concevant ensemble une exposition collective qui aura lieu à La Maison Internationale de Rennes le 12 septembre 2017 au 22 septembre 2017. En conclusion, cette troisième partie tentera d'analyser et d'envisager ce que ces expérimentations artistiques apprennent et apportent à une géographie plus classique et plus scientifique, en quoi celle-ci s'en voit augmentée, déplacée, discutée.

1

État
de
l'art :
cartes
et
usages
non-orthodoxes

1.1. Les enjeux liés aux cartes : changements du rôle de la cartographie en géographie.

Reposant sur des hypothèses de départ, mon mémoire se base sur la conviction que la cartographie est une méthodologie propre à la géographie, même si la géographie utilise également des techniques qui ne lui sont pas spécifiques. Par exemple : la géographie sociale applique les techniques d'enquête / statistique (une méthode originaire du domaine de la sociologie pour comprendre les comportements des groupes), la géographie humaine utilise des entretiens (dérivé de la psychologie) etc.

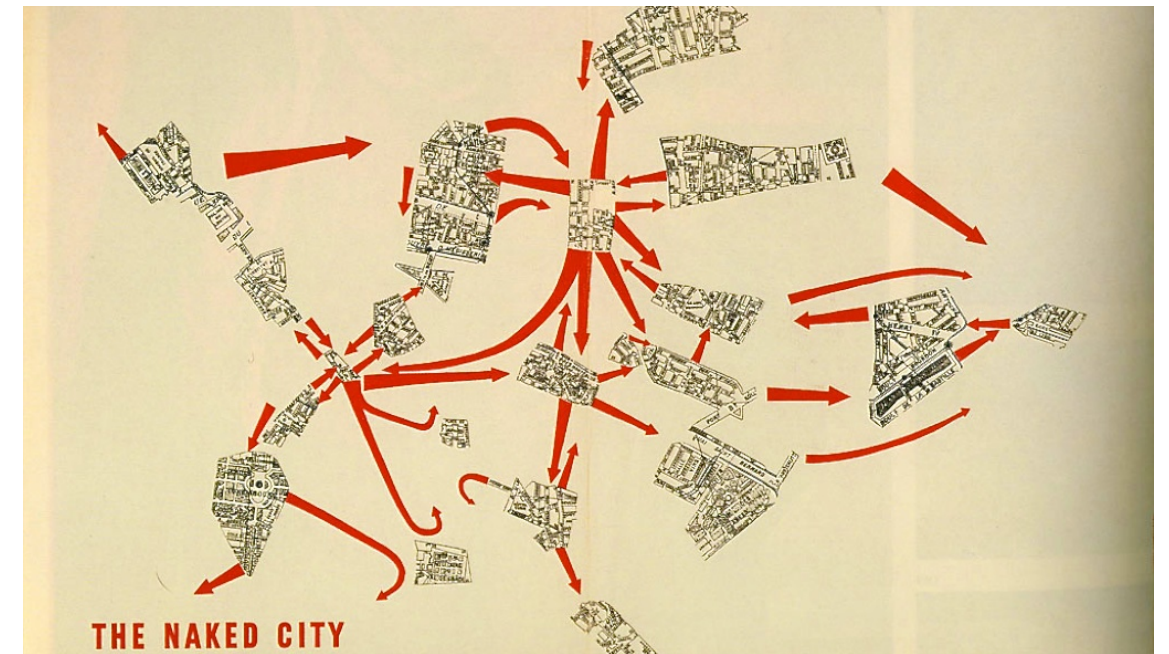


Figure 1: *The naked city*, 1957, G. Debord.

Dans mon mémoire j'aimerais développer plus profondément cette pensée en analysant l'utilisation de la cartographie dans ces autres domaines, notamment en philosophie, en psychanalyse et en art plastique. Pour ceci, je fais appel à plusieurs auteurs comme Guattari,

Deleuze et Deligny, trois auteurs, dont les noms apparaissent fréquemment dans des revues géographiques connues pour leur approche culturelle (Cosgrove, 2008 ; Del Casino Jr, Del Casino Jr, & Hanna, 2005 ; Gerlach, 2010a ; 2014b ; Perkins, 2012 ; Poisson-Cogez).

A l'opposé de ce qui précède, l'intégration de ces auteurs dans mon mémoire n'implique pas forcément que mon mémoire se base sur une approche culturelle, puisque mon mémoire traite d'un thème méthodologique. Il essaie de répondre à la question : comment l'exploration de nouvelles modalités et méthodes de cartographie dans des domaines autres que la géographie peut être bénéfique à la méthodologie de la géographie (une géographie culturelle, sociale, humaine ou même physique).

L'état de l'art de cette partie n'a donc pas pour but de donner un récit très nuancé sur l'histoire de la géographie (française) culturelle et sociale, mais elle tentera seulement d'indiquer qu'au cours des trois dernières décennies, des tournants importants se sont produits tant dans la pratique cartographique que dans les théories qui la concernent, et qui ont transformé le rôle de la cartographie en géographie (Cosgrove, 2008, p. 159). Pour mieux situer le sujet de mon mémoire dans le contexte géographique, cette introduction établit deux tournants notables : le tournant linguistique et le tournant culturel.

1.1.1. Le tournant linguistique : la carte à échelle 1

Student: Now then, over here we have a map of the entire world. You see there? That's Athens.

Strepsiadés: That, Athens? Don't be ridiculous. Why, I can't see even a single lawsuit in session ... but where's Sparta?

Student: Sparta? Right over here.

Strepsiadés: That's MUCH TOO CLOSE! You'd be well advised to move it further away.

Student: But that's utterly impossible!

Aristophanes, The clouds (c. 423 BC) (as cited in Crampton, 2001, p. 239)

« La carte, sous prétexte d'opérer de manière scientifique, est largement pensée comme une représentation objective et concrète de la réalité (Lambert, 2013). Pourtant, depuis des siècles les érudits littéraires montrent que la carte n'est rien d'autre qu'une vision subjective de la réalité. La scène de la comédie d'Aristophane pose un bon exemple : la scène montre une confusion entre le symbole et la réalité (Crampton, 2001, p. 239). Strepsiadés redessine en effet la carte comme si, symboliquement, il pouvait de cette manière éloigner l'ancien ennemi de la ville de Sparte, le tenir à bonne distance.

Dans des années 80, la valorisation de la linguistique et de la philosophie dans le domaine de la géographie s'est appelée le *linguistic turn*. Mevel (2013) décrit l'influence du tournant linguistique sur la géographie de la manière suivante :

« On appelle tournant linguistique cette orientation des sciences humaines et sociales intervenue aux Etats-Unis dans les années 80 qui fait de tout savoir un discours dont l'étude doit être critique et dont la critique ne peut être dépassée (ex : il n'y a pas de différence entre le texte historique et le littéraire). Cette orientation (herméneutique) s'appuie sur des linguistes et philosophes français (Greimas, Foucault, Deleuze). Sans adopter ces postures intellectuelles extrêmes, les sciences sociales sont toutes ébranlées par ce mouvement qui impose par exemple l'idée de l'impossible neutralité du discours scientifique et de la non-implication du chercheur. Cela conduit de nombreux chercheurs aux Etats-Unis à associer leur propre identité à leur recherche (women studies, postcolonial studies...) en géographie ce mouvement conduit à la remise en cause de certains fondements de la discipline (remise en cause de la nomenclature, remise en cause des concepts, prise en compte des discours des populations au même titre que de ceux des géographes) [...] » (Mével & Tutiaux-Guillon, 2013).

Ce tournant a ainsi affecté le domaine de la cartographie. Les érudits littéraires s'appuyaient sur *La cartographie sémiotique* pour discuter la rigueur scientifique de la cartographie (Crampton, 2001, p. 239). À cet égard Alfred Korzybski et Louis Borges seront parmi des écrivains les plus influents. De sorte que le titre du roman de Michel Houellebecq « La carte et le territoire » est issue de la formule célèbre « la carte n'est pas le territoire » du livre *Science and Sanity*, du fondateur de la sémantique générale, Alfred Korzybski.

« A map is not the territory it represents, but if correct, it has a similar structure to the territory, which accounts for its usefulness. If the map could be ideally correct, it would include, in a reduced scale, the map of the map ; the map of the map, of the map ; and so on, endlessly » (Korzybski, 1998, p. 59).

Korzybski nous explique que la carte renvoie indéfiniment à sa propre cartographie (F. Guattari, 1989, p. 51). C'est-à-dire, la carte n'est pas le territoire lui-même, et pourtant, elle en fait partie.

L'idée selon laquelle une carte n'est pas le territoire est ainsi bien démontrée dans la courte histoire de Jorge Luis Borges *de la rigueur de la science* écrite dans le livre *L'Aleph et autres textes*.

« En cet empire, l'Art de la Cartographie fut poussé à une telle Perfection que la Carte d'une seule Province occupait toute une ville et la Carte de l'Empire toute une Province. Avec le temps, ces Cartes Démesurées cessèrent de donner satisfaction et les Collèges de Cartographes levèrent une Carte de l'Empire, qui avait le Format de l'Empire et qui coïncidait avec lui, point par point. Moins passionnées par l'Etude de la Cartographie, les Générations Suivantes pensèrent que cette Carte Dilatée était inutile et, non sans impiété, elle l'abandonnèrent à l'Inclémence du Soleil et des Hivers. Dans les Déserts de l'Ouest, subsistent des Ruines très abimées de la Carte. Des Animaux et des Mendiants

les habitent. Dans tout le Pays, il n'y a plus d'autre trace des Disciplines Géographiques. » Suarez Miranda, *Viajes de Varones Prudentes*, Livre IV, Chapitre XIV, Lérida, 1658 (as cited in Palsky, 1999).

Ce conte est devenu une référence classique, citée par des penseurs comme Foucault, Baudrillard, Umberto Eco, etc. (Crampton, 2001, p. 241 ; Joliveau, 2007). Ainsi le titre de l'œuvre *L'empire des cartes* du philologue classique français Christian Jacob, y rend hommage (Cosgrove, 2008, p. 167).

Les deux principales références littéraires autour de la carte et du territoire soulignent ainsi la perte dans la représentation. La carte 1 : 1 est pensée comme une impossibilité, un oxymore théorique (Joliveau, 2007). De sorte que chaque carte est nécessairement une simplification de la réalité, car sans réduction d'échelle elle n'aurait pas d'intérêt ni de pertinence. La carte ne peut pas représenter tous les éléments de la réalité. La sélection et la hiérarchisation des données, les choix de fond de la carte, de couleurs, de projection sont autant d'éléments signifiants qui participent à la lecture spécifique de la carte. (Lambert, 2013)

Joliveau dit que cette idée de perte dans la représentation est à nuancer dans la sphère numérique. Les représentations numériques se développent, se connectent, se confrontent et par là même se complexifient à l'infini. Il n'est plus possible d'opposer la carte simple au territoire complexe. La carte elle-même devient complexe. « La carte n'est pas le territoire, mais la carte devient un territoire à explorer et le territoire peut devenir une carte à lire grâce aux techniques de réalité augmentée. » (Joliveau, 2007).

Les liens entre la carte numérique et le territoire réel se renouvellent sans cesse, ils s'enrichissent l'un l'autre, s'écrivent réciproquement. Issus de constructions collectives et vivantes, ils connaissent simultanément de profondes mutations qui modifient perpétuellement leurs lignes (Joliveau, 2007).

Le rôle de la carte dans les jeux de vidéos confirme cette complexité

« The game player in character-based role-playing games is simultaneously inside the virtual world, but also inside the map, at once creating a narrative journey through the map (touring), but also viewing the mapped world in the minimap, and sometimes making the map (Lammes 2008). Different perspectives become possible : the player might be on the map, but also simultaneously separate from it. » (Perkins, 2012, p. 7).

« Relations to the 'real world' are also variable. Mapping in computer games might be entirely fantastic, with no literal relations to mapped reality, but in location-based and hybrid games the mapped world on the screen deploys recognisable elements of 'real' maps, so that the map on the screen allows the world itself to become the game board. [...] Ambiguous relations between the real and the imaginary can be played out in these contexts, in which the screen world maps more than can be perceived in the real encounter (Lammes 2011). Richardson

(2011) argues this mobile gaming offers a complex layering of material and virtual contexts, which demands new phenomenological, embodied, relational and hybrid understanding, instead of a focus on interfaces, or play contexts. » (Perkins, 2012, p. 8).

Nous reviendrons sur la complexité de ces cartes lorsque nous évoquerons le travail de Deleuze et Guattari.

1.1.2. Le tournant culturel : la carte, un outil de communication

Bien que la sémiotique cartographique ait été un objectif primordial pour les linguistes et les érudits littéraires, elle n'a pas été la seule préoccupation dans le domaine cartographique (Cosgrove, 2008, p. 162). Cette partie expliquera la manière dont les études conceptuelles et historiques des cartes et la pratique cartographique ont été bouleversées par le tournant culturel.

Le « tournant culturel » a révolutionné la géographie culturelle anglophone depuis les années 1980. Ceci a eu un impact à la fois sur la cartographie, ainsi que sur la place de la carte dans la géographie (Cosgrove, 2008, p. 162).

« En partie associé au précédent, le tournant culturel concerne également la plupart des sciences humaines et sociales : il s'agit d'une orientation liée conjoncturellement à la fin de la guerre froide et au déclin du structuralisme et du marxisme qui avaient poussé à privilégier l'étude des aspects matériels de la vie sociale et des inégalités qu'elle engendre (production, revenus, consommation). Le tournant culturel oriente les recherches vers les aspects idéels de la vie sociale et les inégalités qu'elles engendrent (consommation culturelle, identités, habitus...). En géographie on voit s'épanouir des études sur la façon dont les sociétés se représentent leurs territoires (Les Inuits étudiés par B Collignon...) et à différentes échelles les modalités d'appropriation symboliques de l'espace (territoire). Sociale, cette géographie, l'est autant que la géographie de la production économique l'était avant elle. Il s'installe alors une tension entre ces deux domaines d'étude autour de la question des structures profondes de la société et de la relation entre culturel et social » (Mevel & Tutiaux-Guillon, 2013).

Dans la partie au-dessus nous avons constaté que la carte n'est pas le territoire car une part du représenté échapperait toujours à la représentation. La cartographie critique développe un travail théorique qui interroge la certitude de représentation de la cartographie (Gerlach, 2014, p. 22). Que-est-ce qu'est encore la relation entre la carte et le territoire si la carte perd sa vocation première d'avoir à représenter un territoire ? (Crampton, 2001, p. 239). Nous verrons avec ce que l'on appelle le « cultural turn » qui émerge dans le courant de 1990 que la carte sera dans la géographie au premier lieu compris comme un outil de communication (Lévy & Lussault, 2003, p. 463).

1.1.2.1. La cartographie critique : contrer des faits politiques

La cartographie critique émerge en France, depuis le début des années 2000, mais la naissance de la critique cartographique en géographie se situe en Grande-Bretagne, notamment chez le travail du géographe britannique John Brian Harley (Cosgrove, 2008, p. 163). Le géographe considère la carte plutôt comme une construction sociale qu'une représentation objective. Harley décrit la carte comme un outil de surveillance et de pouvoir d'un gouvernement sur un territoire. Selon lui, la carte porte intrinsèquement en elle un discours idéologique¹ (Lambert, 2013). L'attaque continue des prétentions scientifiques des cartographes professionnels a été poursuivie par des écrivains tels que Denis Wood, David Koch, John Cloud, Mark Denil, W. Crampton, John Krygier et John Pickles (Cosgrove, 2008, p. 163).

Les approches de « cartographie critique » développées depuis Brian Harley, ont établi un certain nombre de méthodes, de constats et de concepts qui rendent compte efficacement du rôle politique et sociétal de l'usage de la carte depuis le XVIIe siècle (Crampton, 2001 ; Harley, 1989). En démontrant le lien intrinsèque entre le pouvoir de l'État et la maîtrise des outils cartographiques, grâce auxquels citoyens et ressources deviennent « lisibles » à ses yeux, les historiens ont fourni des contributions importantes à ce champ de recherche (Joliveau, Noucher, & Roche, 2013, p. 38).

Au-delà du savoir-faire technique, le savoir-faire du cartographe est bien de créer des images pour étayer une démonstration ou pour appuyer un raisonnement. La carte vient toujours en appui d'une démonstration scientifique ou d'un argumentaire politique. C'est un outil de communication et d'argumentation (Lambert, 2013).

« Identifiée par son support même (du latin charta, papier), la carte est par définition un "instrument de connaissance et de puissance au service des états, un moyen de prévoir et de planifier l'action de l'homme sur son milieu [...]" » (Poisson-Cogez, p. 34).

Le rôle de propagande et de contestation est mis en lumière par une pratique cartographique qui se dit « radicale » (nous parlons aussi de « cartographie critique » ou de « contre-cartographie ») (Cosgrove, 2008, p. 167 ; Rekacewicz, 2013, p. 15). Les défenseurs de cette cartographie promeuvent une mise en carte de l'espace comme une manière de rendre visibles des processus répréhensibles et abusifs, des gestes illégaux exercés sur le territoire, une main mise sur des espaces publics, une négation des libertés individuelles (Rekacewicz, 2013, p. 15).

¹ Les pouvoirs exercés par la carte sont de quatre ordres : un outil administratif, un outil de pouvoir économique, un outil pour faire la guerre, un outil de souveraineté (Lambert, 2013).

1.2. Repenser les objectifs de la pratique cartographique : les usages non-orthodoxes

« Précédemment, on a vu qu'aujourd'hui, l'intérêt de l'usage de la carte n'est plus liée à sa capacité de représenter le monde de manière exacte. Dans le monde géographique, pour donner à nouveau du sens aux cartes, il semble nécessaire de ne plus opposer de manière binaire, la représentation et la réalité, la production et l'usage d'une carte (Joliveau et al., 2013, p. 42). Repenser les objectifs de la pratique cartographique nourrit donc un intérêt commun et actuel pour la géographie (Del Casino Jr et al., 2005 ; Gerlach, 2010, 2014 ; Perkins, 2012 ; Wiame, 2016).

Poursuivant cet intérêt, on a vu se développer le mouvement *counter-cartography*, qui utilise la carte comme un outil de contestation. Gerlach remarque que ce mouvement ignore *l'aspect transformateur* de la carte :

« Counter-mapping has always been a suspect term because it relies upon and assumes the pre-existence of a binary conflict or entanglement between discrete actors, and, indeed, the maps produced play a role in sustaining this dualism. The problem, or matter of concern, is pre-figured, the rules of engagement established, before any maps are drawn » (Gerlach, 2010, p. 166).

Vu par exemple Casino et Hanna S. P. (2006) proposent de ne plus considérer les cartes comme de simples représentations de lieux, mais comme des « sujets mobiles et pleins de sens à travers un ensemble de pratiques socio-spatiales conflictuelles, complexes, intertextuelles et interalliées » (Del Casino Jr et al., 2005). « L'objet d'étude n'est plus la carte mais la myriade d'interconnexions qui font de la production et de la consommation "d'espaces de carte" un processus simultané d'écriture et de lecture. » (Joliveau et al., 2013, p. 42).

Le terme anglophone « mapping » englobe totalement ce temps du faire et de la performance, médiatisé par les outils méthodologiques, instrumentaux et conceptuels relatifs à la cartographie (Kitchin, Gleeson, & Dodge, 2013). Le français manque d'équivalent (Joliveau et al., 2013, p. 42). On pourrait pourtant retrouver cet intention chez Deleuze dans son plaidoyer pour le développement d'une cartographie nouvelle

« Deleuze calls a "new cartography", a practice that creates new (political geographic) possibilities and other (political geographic) realities, rather than representing already existing geographies (Deleuze, 1988). » (Collective, Dalton, & Mason-Deese, 2012).

Ces nouvelles formes des cartographies émergent déjà :

Such rethinking both builds on and develops a broader empirical repertoire for geographers to investigate cultures of map use (Perkins, 2008), the performances entangled in map art

(Bhagat and Mogel, 2007 ; Harmon, 2004 ; kanarinka, 2006 ; Paglen, 2007), noise mapping (Cidell, 2008), community mapping (Lin and Ghose, 2008), 'counter-cartographies' (Nietschmann, 1995 ; Peluso, 1995 ; Roth, 2009 ; Sletto, 2009 ; Wainwright and Bryan, 2009), narrative mapping (Caquard, 2013 ; Pearce, 2008) or even the emergence of humorous maps (Caquard and Dormann, 2008) ; the type of novel, cartographic practices that hitherto have received little attention from geographers – a hint, perhaps, of a residual 'carto-anxiety' (Painter, 2008). At the same time, the contemporary swell in everyday cartographic and GIS practices (Elwood, 2006, 2007, 2008, 2011), geocoding subjects (Wilson, 2011), ubiquitous mapping (Gartner et al., 2007) or 'else/where' mapping (Abrams and Hall, 2006) based primarily on internet platforms (Zook and Graham, 2007) offers the opportunity to gauge differently long-established cartographic tropes (Gerlach, 2014, p. 24).

Par exemple, la cartographie vernaculaire² s'attache à repenser les objectifs de la pratique cartographique, en s'attardant sur ses vecteurs non représentatifs. Elle tente de mettre au jour le potentiel performatif des cartes pour élaborer place une nouvelle grille d'écriture et de lecture du monde, et une possible transformation (Gerlach, 2014, p. 22).

En outre, nous rencontrons déjà une attention portée aux vecteurs non représentatifs dans le domaine de la philosophie et de l'art, notamment chez les situationnistes (par exemple Debord) et les surréalistes. Pour Gerlach, ces « chercheurs », situés en dehors du domaine géographique, ont générés des *mappings* vernaculaires. Gerlach considère qu'ils n'envisagent pas la cartographie comme un processus de capture, mais plutôt comme un mélange de relations, révélations, collages et spéculations (Corner, 1999, p. 228 ; Gerlach, 2014, p. 32).

Le nœud de leur argument réside dans l'affirmation selon laquelle « les cartes n'ont pas de sécurité ontologique ; Elles sont du-moment ; Transitoires, fugaces, contingentes, relationnelles et dépendantes du contexte. Elles ne sont jamais complètement formées et leur travail n'est jamais complet » (Gerlach, 2014, p. 24 ; Kitchin et al., 2013, p. 335).

Conclusion : la carte une métaphore de notre époque ?

Dans cette partie, nous avons parcouru les discussions contemporaines sur le sens et les fonctions de la cartographie et nous avons remarqué qu'elles abordent principalement la relation entre la carte et le territoire. Dans une perspective historique, nous observons que les érudits littéraires conçoivent la carte tout d'abord comme une simplification de la réalité complexe du monde, ils mettent en évidence l'aspect réducteur, sélectif et dans un certain sens métaphorique

2 Ordnance Survey, l'agence de cartographie nationale de Grande-Bretagne, résume la notion de cartographie vernaculaire comme ceci : « Put simply, vernacular geography is the sense of place that is reflected in ordinary people's language. This is the way that people talk about their world and say where things are within it – the unofficial names and extents of landmarks, streets, neighbourhoods, regions and other geographic features. Often these places don't have clear, rigid boundaries. Sometimes the same name refers to more than one feature, and sometimes local people use more than one name for the same feature. » (« Research : Vernacular Geography, » 2010).

de la carte. Cependant leur critique, qui insiste sur le côté subjectif ou imparfait des cartes, est vite concurrencé par un besoin social pressant de normaliser une écriture fonctionnelle et d'employer les cartes à des fins concrets et utilitaires (politiques, sociaux, administratifs), les cartes et l'acte de cartographier sont alors une préoccupation d'Etat dont les enjeux sont précis et décisifs car ils impliquent des retombées sérieuses. Néanmoins, la carte reste toujours un sujet de réflexion et de questionnement littéraire, philosophique dans la compréhension de la réalité sociale contemporaine.

« Petra Mitchell hypothesized that just as sun and light were primary metaphors for Enlightenment-era episteme, and biological and mechanical tropes for the Modernist episteme, so the map is the key formative and performative metaphor for post-modernity. It is especially intriguing, given that the library and the labyrinth, both derived from the works of Borges, were the definitive metaphors of the late 20th century. Is this transition, from the library and the labyrinth to the map, evidence of something aside from the obvious spatial turn? » (Rybicka, 2015, p. 36).

En effet, Rybicka et Mitchell voient dans la carte, une métaphore pertinente de la postmodernité où l'on assiste au débordement des Etats-Nations, à l'émergence prépondérante des villes-Etats au sein de la globalisation et du nomadisme (qui s'impose de plus en plus comme un mode de vie).

Enfin, aujourd'hui la carte est toujours critiquée en tant qu'instrument de connaissance et de pouvoir, mais cela ne diminue pas l'essor important d'une nouvelle cartographie, notamment en ce qui concerne la cyber cartographie, utilisée autant par les cartographes experts, les artistes, les écrivains, et autres non-professionnels (Rybicka, 2015, pp. 29-39)

De sorte que si la cartographie reste une méthodologie importante élaborée par des géographes, dans notre mémoire nous nous intéresserons aussi aux domaines autres que la géographie, qui font usage des cartes et qui en font un usage non-traditionnel. En analysant certains cas d'études, j'espère indiquer et décrire une partie de ces éléments non-traditionnels de la cartographie qui pourraient être « utiles » à la géographie. En effet, étant donné que dans le domaine de la géographie d'aujourd'hui, il existe principalement un intérêt pour l'aspect non-représentatif et performatif et par conséquent transformateur de la carte, je tenterai, dans le prochain chapitre, de développer et retrouver ces aspects dans les cartes non-traditionnelles. Ainsi nous explorerons quelques pistes pour aborder et comprendre des enjeux contemporains de l'acte de cartographier.





2.1. Deligny

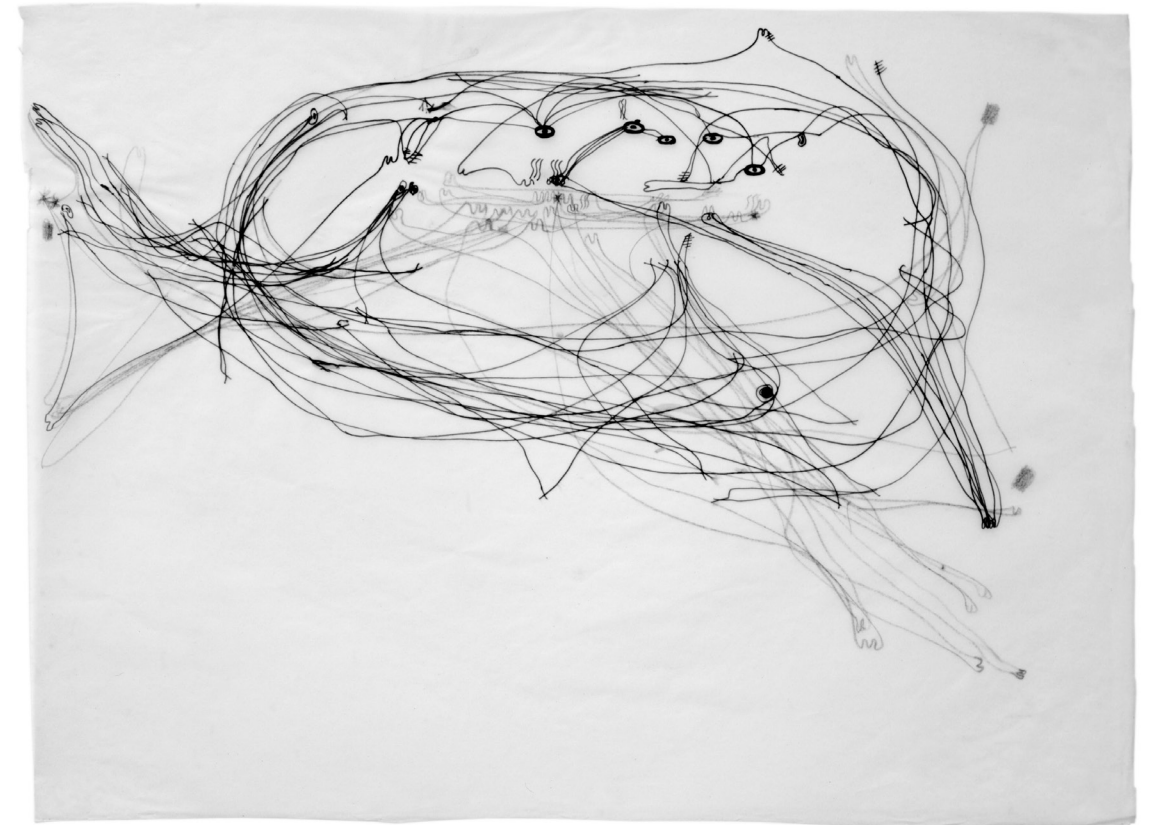


Figure 2 : Archives Fernand Deligny. Copyright L'Arachnéen. L'image est tirée de *Cartes et lignes d'erre*, Paris, L'Arachnéen, 2013

**Les
cartes
performatives**

Introduction : le contexte de la « tentative »

Dans la section précédente, nous avons vu qu'il y a actuellement une réflexion autour de la manière de penser la relation carte/territoire : la carte n'est plus seulement envisagée comme un outil de réduction du monde mais également comme un outil qui ouvre et crée de nouvelles potentialités de notre monde. Cette seconde partie mettra en jeu les aspects performatifs que l'on peut retrouver dans le travail de Deligny et Guattari, en privilégiant une approche du travail de Deligny, et la forte influence que ses recherches ont eu sur la pensée de Guattari.

Les sources secondaires de travaux de Deligny ont tendance à scinder l'activité de Deligny selon deux périodes, une première dite « institutionnelle », et une seconde période non-institutionnelle. Deligny a en effet passé trente ans dans des institutions psychiatriques et pédagogiques avant de fonder en 1968 son propre réseau de prise en charge d'enfants autistes dans les Cévennes, dans les environs de Monoblet (Alvarez de Toledo, 2013, p. 1; Cardoso Pinto Miguel, 2016, pp. 27-30; Kia-Ki, 2006).

Bien que Deligny ne se soit jamais positionné ni totalement contre, ni totalement en faveur des institutions pédagogiques et psychiatriques, nous allons dans ce chapitre retracer le chemin de Deligny tout au long de ces deux périodes, institutionnelles et non-institutionnelles, afin de mieux cerner le contexte dans lequel est née sa pratique de la cartographie.

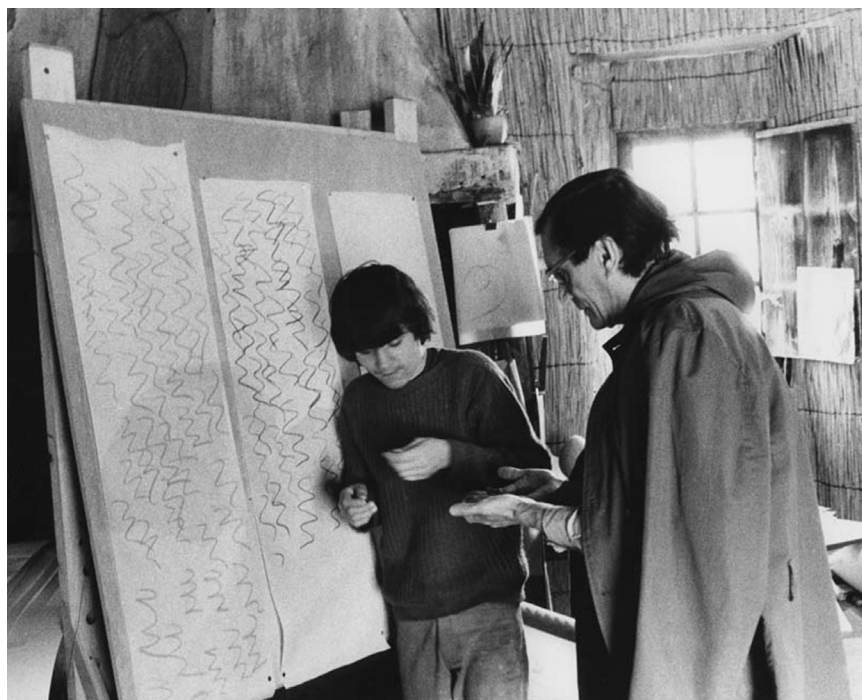


Figure 3 : Image from the film *Le Moindre Geste* by Fernand Deligny, Josée Manenti and Jean-Pierre Daniel (1962-71)

2.1.1. Période institutionnelle : quelques rappels historiques

Fernand Deligny est né en 1913 dans le nord de la France, à Bergues près de la frontière belge (Deligny, Manenti, Comolli, Alvarez de Toledo, & Leboutte, 2007, p. 3). Il abandonne ses études de psychologie et de philosophie et commence à travailler dans différentes institutions qui se consacrent à l'accompagnement des jeunes. Pendant les années 1938-1948, il passera par les principales institutions publiques, pédagogiques, sociales et juridiques : L'école spéciale ; l'hôpital psychiatrique d'Armentières ; le club de prévention de la délinquance et le Centre d'observation et de triage (COT) de Lille (Alvarez de Toledo, 2013, p. 1; Cardoso Pinto Miguel, 2016, p. 30).

Ces différentes expériences professionnelles, et les circonstances historiques, politiques, et sociales dans lesquelles Deligny se forme, ont fortement influencé sa pensée et la pratique pédagogique qu'il entendait mettre en place. La période de l'après-guerre est en effet fortement préoccupée par le devenir de la jeunesse et de l'enfant, replacés au centre, tant du point de vue moral que du point de vue technique, et relatif à l'efficacité (Cardoso Pinto Miguel, 2016, p. 30).

En 1932-1933, face au fascisme croissant en Europe, Deligny décide de s'engager au Parti Communiste (Cardoso Pinto Miguel, 2016, p. 137). Il y rencontre deux personnalités éminentes, le psychobiologiste Henri Wallon et le psychiatre Louis Le Guillant, grâce auxquels il fonde en 1948, à Paris, La Grande Cordée. Ce centre, qui s'appuie sur les mouvements d'éducation populaires et les réseaux communistes et anarchistes, fait l'expérience de la « Cure libre » en prenant en charge des adolescents caractériels, délinquants, ou psychotiques, qui se voient proposer des apprentissages professionnels, accueillis dans des auberges de jeunesse ou des familles d'accueil (Alvarez de Toledo, 2007, p. 4).

De nombreux pédagogues populaires de l'époque ont fortement marqué la pédagogie de Deligny : c'est notamment le cas de Freinet (1896 – 1966)¹, Neill (1883 -1973)², et Makarenko³ (1888-1939) Nous devons cependant souligner que ces affinités étaient relatives et que Deligny a toujours campé sur des positions qui lui étaient propres, et ce même lorsqu'il œuvrait au sein des institutions. Son approche se distinguait très clairement des principes méthodologiques proposés par Freinet.

1 Célestin Freinet est le fondateur de la Coopérative de l'enseignement laïc, qui est une école basée sur l'expression libre des enfants : texte libre, dessin libre, correspondance interscolaire, imprimerie et journal scolaire, etc. («Célestin Freinet,» 2017).

2 « Neill, un pédagogue libertaire écossais, est surtout connu pour son école Summerhill qui met en avant la bonté fondamentale de l'être humain, et préconise de tenir les enfants éloignés de la brutalité de la société des adultes. Il ne faut ainsi rien imposer à l'enfant, dont il n'a compris le sens comme engageant sa responsabilité et celle des autres » («Alexander Sutherland Neill,» 2017).

3 Anton Semenovitch Makarenko est un pédagogue soviétique qui à la suite de la révolution d'Octobre fonde la colonie Gorki pour mineurs grands délinquants. Cette colonie met en œuvre une pédagogie du travail. Cette pédagogie considère la productivité comme élément nécessaire pour instaurer le sentiment d'appartenance et pour faciliter la transformation demandée du délinquant en homme nouveau. Ainsi donc, les enfants se consacrent à la reconstruction de la maison et l'activité agricole. Cette expérience inspira Célestin Freinet et Fernand Deligny («La définition de Makarenko,»).

Il ne supportait pas l'utopisme de l'école de Summerhill de Neill, qui ne correspondait ni à sa formation politique, ni à son expérience de la folie, dont la violence était indéniablement liée à celle de la Seconde Guerre mondiale (Alvarez de Toledo, 2001, p. 251).

L'objectif pédagogique initial de la Grande Cordée semblait très proche de celui de Makarenko, par exemple dans l'optique de trouver du travail aux jeunes délinquants et psychotiques, cependant Deligny ne pouvait pas souscrire à ce système des sanctions mis en place par Makarenko, incompatibles avec sa vision de la pédagogie (Alvarez de Toledo, 2001, p. 251).

Plus tard la pédagogie de Deligny se distingue d'autant plus de celle de Makarenko lorsque celui-ci développe ses projets pédagogiques, intégrant dans sa démarche les valeurs du travail et de l'efficacité qui sont liées à l'idéologie du PCUS (le parti communiste de l'union soviétique) à laquelle Makarenko était rattaché. A l'opposé de ces « projets pensées », c'est à dire ces projets pédagogiques qui sont intentionnellement dirigés vers un idéal politique, qui sont conçus avec un finalité, Deligny met en place des tentatives qui ne visent aucune fin, mais encouragent les circonstances qui facilitent la manifestation de « l'humaine nature » (cf. plus tard dans le texte), comme sa capacité propre pour l'improvisation. (Krtolica, 2010, p. 13)

A partir de 1967, le mot « travail » disparaît définitivement du langage de Deligny. Plus tard, à la fin de sa carrière, lorsqu'il travaillera avec des enfants autistes dans les Cévennes, il déclarera que l'autiste profond ne « fait » rien, ne produit rien, ne travaille pas. L'agir est sans sujet et sans fin : L'autisme est anti productiviste (Alvarez de Toledo, 2001, p. 252). La mise en place du coutumier et d'un quotidien en partie organisé dans les aires de séjours des Cévennes n'est ainsi pas développée dans le cadre d'un discours autour de l'efficacité et de la planification, mais perçues comme une expression d'un mode d'être de ces enfants qui sont très sensibles aux changements intervenants dans leur milieu (changement de trajet, succession des gestes, heures des repas, portes non refermées, épiluchures non ramassées, etc.) (Krtolica, 2010, p. 13).

2.1.1.1. La Borde : divergences de méthode

La Grande Cordée connaît des problèmes financiers et ferme ses portes en 1962. Deligny se trouve dans une situation délicate financièrement : le psychiatre Jean Oury et le psychanalyste Félix Guattari l'invitent à s'installer à la clinique de La Borde qu'Oury a fondée en 1953 dans la ville de Cour-Cheverny dans le Loir-et-Cher (Alvarez de Toledo, 2001, p. 252; Simms, 2015, p. 204).

Cette clinique naît dans un contexte de réforme de la psychiatrie d'après-guerre, période animée d'une forte critique des conditions asilaires et de la ségrégation qu'elles engendrent (« La Clinique Et La Psychothérapie Institutionnelle, »).

En accord avec ce contexte de réforme, La clinique de La Borde applique les principes prescrits par la psychothérapie institutionnelle. En 1952, un journal académique emploie ce terme pour la première fois afin d'évoquer de nouveaux protocoles de soin collectifs, privilégiant

de nouvelles dynamiques de relations de groupe, et un meilleur rapport entre soignants et soignés (Alvarez de Toledo, 2001, p. 252; Simms, 2015, p. 204).

« Cette pratique se fonde sur une analyse institutionnelle permanente, dans le but de repérer et de surmonter les blocages qui dans l'organisation de la structure et de soins pourraient faire obstacle à la prise en charge des pathologies psychotiques lourdes. Parmi les principes fondateurs de la pratique, il y a la lutte contre la violence asilaire et la ségrégation, le respect de la personne, la liberté de circulation [...]: les patients peuvent circuler librement dans l'ensemble des locaux, et des sorties sont organisées vers l'extérieur [...] Cette liberté de circulation prend par ailleurs tout son sens dans un dispositif institutionnel de prise en charge des patients, où ces derniers sont responsabilisés dans l'ensemble de l'organisation de la vie collective, notamment dans la gestion des ateliers, confiée à un Club thérapeutique et élaborée dans des réunions dites paritaires avec l'équipe soignante (le personnel fournissant un soutien aux activités du Club). Le Club s'articule dans la pratique institutionnelle, à un « Comité Hospitalier » (Association Loi 1901, liée à la Fédération Croix Marine), auquel participent, outre les délégués du Club, l'équipe médicale et la direction de l'établissement, aux fins d'évaluer la pertinence thérapeutique des activités, ou de discuter d'aménagements possibles des ateliers et de leur dotation par l'intermédiaire de la Clinique. Le but de ce dispositif, qui s'étend aux réunions dites « d'ambiance » où soignants et patients peuvent échanger ensemble dans les secteurs de soins, est de s'adresser au malade en tant que sujet, en lui permettant de s'inscrire dans un itinéraire thérapeutique, et en recherchant son consentement, sa participation active à la mise en place d'un projet personnalisé de soins et à son évolution. » (« La Clinique Et La Psychothérapie Institutionnelle, »).

Bien que Deligny s'intéresse à la pratique de la psychothérapie institutionnelle, il prend une distance considérable quant à son mode d'organisation et ne participe pas réellement à la vie de groupe (participation essentielle et structurante dans la pratique de la psychiatrie institutionnelle) (Simms, 2015, p. 205). Il manifeste par ailleurs la plus grande méfiance à l'égard de la psychanalyse (Deligny et al., 2007, p. 6). Son séjour à la Borde ne durera par conséquent pas très longtemps : il n'y restera que deux ans.

2.1.2. Période non-institutionnelle : une approche anthropologique

Après son séjour à la Borde, Deligny s'installe en juillet 1967 dans la propriété de famille de Guattari à Gourdas dans les Cévennes. À la grande différence de l'approche de la psychothérapie institutionnelle appliquée à la Borde, la dynamique de groupe dans les *campements* des aires de séjours dans les Cévennes n'implique pas une relation entre soignants et soignés. Les enfants ont bien évidemment besoin d'être nourris, soignés, et surveillés, mais Deligny n'y appose pas une volonté clairement thérapeutique ou éducative. Il va, à la place, tenter de mettre en place une relation enfant/présence proche qui n'est pas d'ordre *identificatoire*, mais va plutôt proposer une

relation qui permette de penser l'autre sans le rendre semblable. C'est cette nouvelle perception qui va structurer les relations entre Deligny, ses collaborateurs et les enfants (Simms, 2015, pp. 206-207).

Cette différence de structure implique que l'on ne parlera pas, concernant l'expérience des Cévennes, d'une institution, mais d'une tentative (Milon, 2015, p. 111). « La tentative est celle d'un lieu, d'un réseau de présences rythmé par la nécessité de vivre et parfois de survivre au quotidien tout en fournissant aux enfants autistes, qui arrivent progressivement sur les conseils des amis-collègues Dolto, Mannoni, Monnerot, un espace plus qu'un cadre où ils peuvent se repérer et circuler. » (Kia-Ki, 2006, p. 186).

Pour réaliser cet espace, plusieurs pratiques se développent : l'aménagement de l'espace, les cartes et croquis, l'écriture et les images filmées (Alvarez de Toledo, 2013, p. 38).

Cette pluralité des démarches, si elle peut paraître dispersante, converge vers une seule et même recherche : approcher et saisir la réalité singulière de l'enfant « autiste », qui invalide toutes les procédures discursives, institutionnelles et comportementales qui ont cours à son égard. Ces différentes pratiques se juxtaposent, s'additionnent et se complètent, sans aucune forme de hiérarchie (Alvarez de Toledo, 2013, p. 39).

2.1.2.1. La pratique cartographique : révéler « l'humain de nature »

Les cartes

La pratique cartographique se développe dans les Cévennes au début des années 70. Les expérimentations s'étaleront sur une dizaine d'années, regroupant plus de 300 cartes dessinées (Wiame, 2016, p. 44).

Peu à peu, les pratiques cartographiques prennent fin, jugées trop systématiques et perdant de leur intégrité. Deligny développe à la place une pratique de camérer.⁴

Petit à petit, ces cartes ont obtenu une reconnaissance dans le milieu pédagogique, mais également dans le milieu artistique, en France et en dehors de la France. À l'automne 2012, une partie des cartes étaient incluses dans une exposition organisée au Palais de Tokyo à Paris. Plus tard, elles étaient également exposées en dehors de la France : par exemple au Brésil lors de la Biennale de Sao Paulo, et à Londres au Dilston Grove gallery, en 2014 (Alvarez de Toledo, 2014).

« Mais en quoi consistait cette pratique extrêmement foisonnante, au sein du réseau, durant une dizaine d'années ? » (Perret, 2016). Chaque « présence proche » traçait quasi quotidiennement les mouvements, les gestes ou les attitudes prises par les enfants qu'ils accompagnaient ce jour-

là. Même si chacun des bénévoles avait au final sa propre manière de cartographier ces gestes et trajets, ils partaient tous d'une procédure plutôt générale.

« Les cartes sont constituées de plusieurs strates. D'abord la carte de fond qui permet de planter le décor, de poser les choses vues, les choses sues [...] puis, des calques sont posés sur lesquels sont tracés, au crayon gris, les trajets et les gestes coutumiers des adultes. Enfin à l'encre de chine : les trajets des enfants. [...] le concept de trajet sous-entend la notion de projet. Les tracés figurant le déplacement des enfants sont des dessins qui ne stipulent aucun dessein. Deligny adopte donc le terme de « lignes d'erre » plutôt que trajectoire. » (Poisson-Cogez, p. 34).

Le parcours de l'enfant est retracé plusieurs fois, sur un calque différent, à quelques jours ou semaine d'intervalle. Les réseaux de lignes deviennent donc, en certains points, bien plus serrés et confus. Ces nœuds fixent les moments d'arrêt des enfants, de leurs « balancements » et de leur moindre geste, qui figurent sur les cartes comme des fleurs noires. Cet ensemble « d'agir pour rien » dessine dans l'espace ce que Deligny appelle l'« orné » (Alvarez de Toledo, 2001, p. 264). Nous pouvons observer ci-dessous quelques images de ces cartes.

Dans la page suivante, la figure 4 nous montre le calque des déplacements de deux enfants, Janmari et Gaspar, réalisés pendant trois jours d'affilée. Jacques Lin a tracé le campement à l'encre de Chine, en vue aérienne. Le campement se trouve à l'île d'en bas, à côté de Graniers, dans le fond d'un vallon très fermé. Le terrain y est étroit, en pente, et de vingt mètres de long à peu près. Les tracés en rouge marquent les déplacements quotidiens de Janmari. Les boucles marquent les moments où il tourne sur lui-même. Les déplacements de Gaspard sont tracés en pointillés rouges (Alvarez de Toledo, 2013, p. 18).

⁴ Ce néologisme désigne une façon de faire du cinéma qui n'est pas celle de la création volontaire mais souligne la pratique du film, le tournage en tant que processus, et l'outil lui-même. À la différence de tracer, la pratique de camérer exige une méthode pratique, notamment un apprentissage nécessaire de l'outil caméra, une manière de manier la caméra, de filmer (Cardoso Pinto Miguel, 2016, pp. 167 - 272).

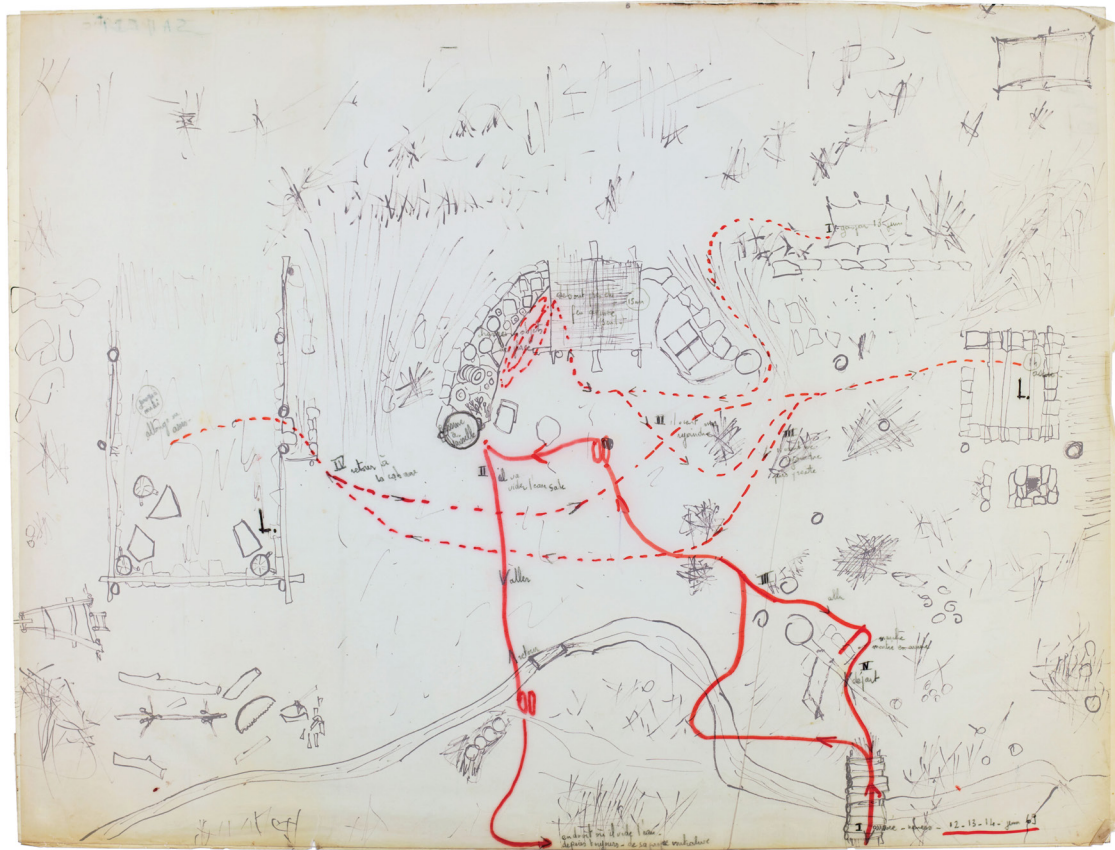


Figure 4 : Calque 1_ 12 – 13 – 14 Juin 1969_ Superposé à la carte. L'image est tirée de Cartes et lignes d'erre, Paris, L'Arachnéen, 2013, p. 18

Ce calque (figure 5) fait partie d'une série de vingt-huit calques tracés par Gisèle Durand au Serret pendant l'été 1973. Cette série expose l'ensemble des lignes d'erre et gestes de six enfants. La carte ci-dessus, qui retranscrit les déplacements et les gestes d'enfants réalisés entre 16h et 18h, a été depuis perdue, il est donc difficile d'identifier plus précisément les lieux. Sur le calque de fond nous pouvons déceler les trajets coutumiers en pastel beige. En sur-impression, les boucles marrons se réfèrent aux agir de Benoît, et la présence d'un petit bonhomme noir, dessiné à l'encre de Chine, indique qu'il se déplace seul. Les cailloux qu'il transporte dans sa main, *pour rien*, sont eux aussi représentés, matérialisés par des points noirs, devenant ainsi un élément signifiant des agir.

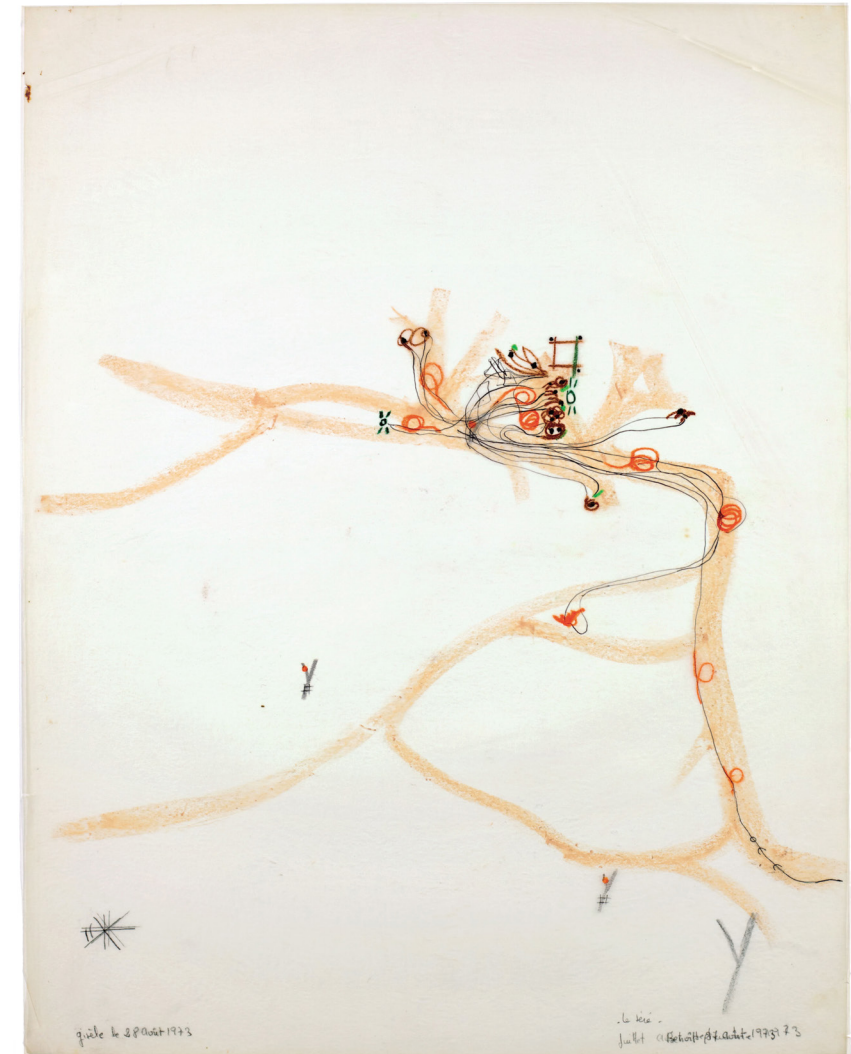


Figure 5 : Calque 5 – Lignes d'erre de Benoît, le 27 août 1973, tracées le 28. L'image est tirée de Cartes et lignes d'erre, Paris, L'Arachnéen, 2013, p. 149

Cette image (figure 6) est composée de la carte et du calque superposé. Le trajet coutumier est tracé au pastel brun, et la ligne de Janmari à l'encre de Chine. La passoire utilisée par Janmari pour aller chercher de la salade à la cave est représentée sur cette carte (à l'extrémité droite du trajet coutumier) ainsi que l'absence d'un jardin, jadis présent (au sommet du troisième cerne). Dans le plus petit des *quatre cernes d'air concentriques* composant cette carte, un bonhomme sans tête tracé à l'encre de chine note la présence de Gisèle Durant. Les petits ronds marquent les tours que Janmari fait sur lui-même. Ce tout premier cercle entoure la situation initiale. Le suivant décrit le périmètre coutumier. La barre verticale qui vient fermer ce cercle marque le franchissement du coutumier : Lagir de Janmari l'a fait sortir du cerne. Le tout dernier cercle

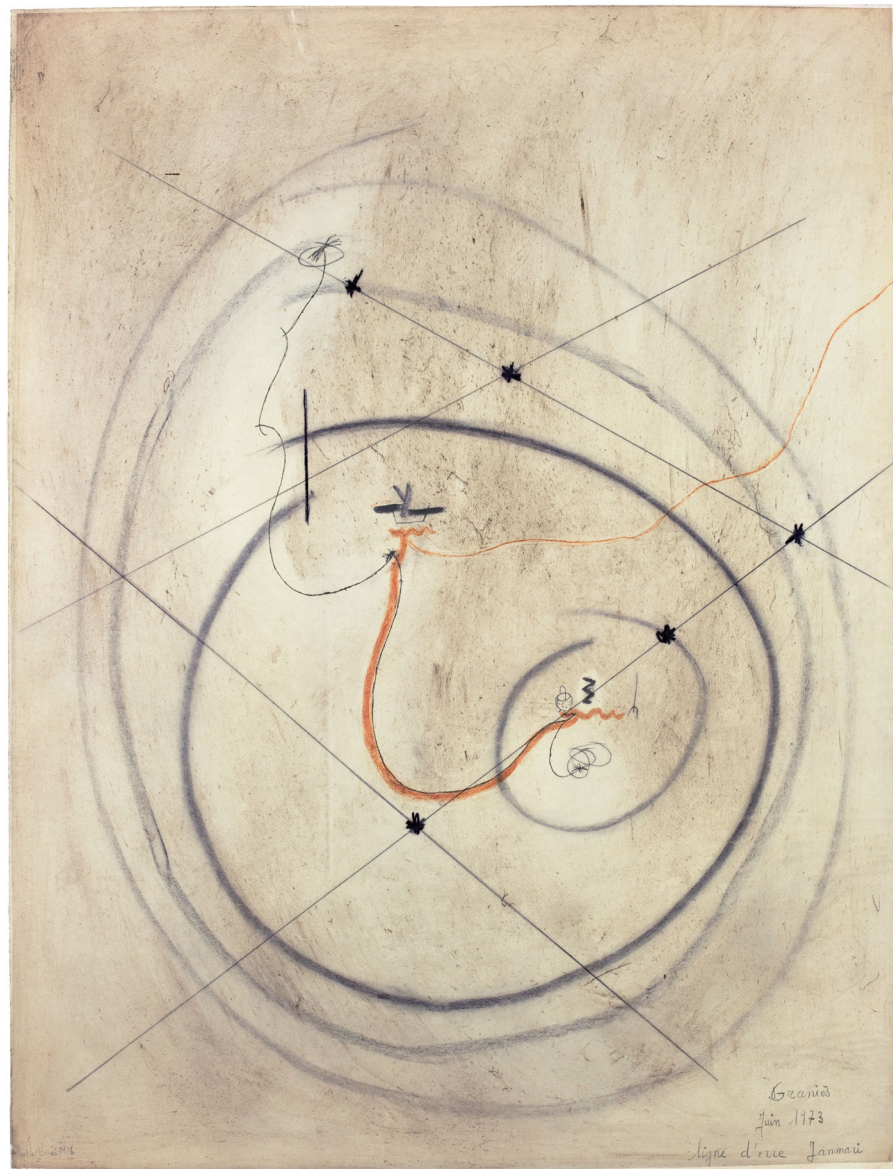


Figure 6 : Graniers Juillet 1976. Une carte accompagnée d'un calque, tracée par Gisèle Durand. L'image est tirée de *Cartes et lignes d'erre*, Paris, L'Arachnéen, 2013, p. 290.

traduit un cerne virtuel : il matérialise un espace autre dans lequel l'événement aurait pu se produire : différemment, dans d'autres circonstances, ailleurs.

Dans la partie suivante, je vais tenter de clarifier ce que le tracé des lignes d'erre a apporté à la création d'un espace libre pour les enfants.

Tracer des lignes d'erre : une pratique non-linguistique

Ce n'est pas parce que l'autiste ne parle pas, ne dit pas « je » qu'il est exclu du « nous » (Porge, 2010, p. 135).

La démarche originale de Deligny se situe dans sa volonté de lutter contre ce qu'il appelle le monopôle du langage. Cependant, cette position critique et méfiante, participe déjà à un esprit contestataire de l'époque qui commence à déconstruire ou réfuter la psychanalyse Lacanienne, qui de son côté tentait de définir l'homme à travers son langage (May, 2005). Dans la théorie Lacanienne, la subjectivité se réalise à travers l'accès au symbolique, c'est à dire au monde du langage et la reconnaissance d'un sujet singulier et constitutif, « je ». Or, elle définit l'autisme d'une façon négative, notamment par son impossibilité de s'accrocher à la structuration symbolique. A l'époque la psychanalyse lacanienne considérait en effet l'autisme comme une psychose infantile avec troubles profonds du langage, voire absence totale de langage (Krtolica, 2010, p. 14). Cette optique, empreinte de critères occidentaux, définit donc les enfants autistes selon leurs traits mutiques. À partir de la fin des années 1960 s'engage pourtant une réflexion anthropologique s'érigeant contre cette loi du langage et prônant une définition de l'humain « a-subjectif, spécifique, dépris de lui-même. » (Porge, 2010, p. 132). Bien que cette définition ne considère pas non plus les autistes comme des sujets, elle échappe cependant à une conception négative, sortant de la vision réductrice et binaire symbolique/asymbolique, subjective/asubjective, envisageant une troisième voie et une autre appréhension de l'enfant (Krtolica, 2010, p. 14).

De son côté, Deligny critique la démarche des psychanalystes qui assimilent d'emblée le langage à un outil de communication dont nous aurions la maîtrise. Par ailleurs, le langage aurait pour fonction de compenser un défaut dans « l'humain de nature » (Porge, 2010, p. 132).⁵ :

« Cet "humain de nature" est considéré par Deligny comme quelque chose qui "prélude au langage" et qui se situe tout autant dans les gestes, les comportements, les trajets dont on va effectuer les tracés. Il est aussi présent dans l'immuabilité des enfants autistes, l'immuabilité de ses comportements, ses déambulations qui sont toujours les mêmes et que Deligny relève en traçant les lignes d'erre sur des cartes » (Porge, 2010, p. 133).

Résister à la colonisation du langage

Deligny ne nie pas pour autant l'importance du langage, et l'aborde dans ses écrits par un

⁵ Il faut noter que certains psychanalystes comme Porge remarquent que Deligny a une lecture partielle et réductrice de Lacan. Cela expliquerait son attitude très critique par rapport à la théorie de Lacan, même s'il a surtout travaillé avec des correspondants lacaniens et que ceux-ci l'estimaient beaucoup (Porge, 2010, p. 132).

mouvement de retournement : il analyse le langage depuis la « position » d'un enfant mutique⁶ pour en percevoir toute l'étrangeté. Krtolica utilise en comparaison l'image de la justice vue par le prisme d'un enfant délinquant : le langage est alors observé (Krtolica, 2010, p. 2). En modifiant les usages, et en créant des néologismes, une ré-invention du langage se met en place et donne à ses écrits une force poétique⁷ (Porge, 2010, pp. 132-134). Nous pouvons évoquer deux exemples de ses ré-inventions linguistiques : l'infinitif et le pronom personnel.

Parler et écrire autrement : l'infinitif et le pronom personnel

Deligny estime que pour aborder autrement l'autisme, il faut déjà modifier notre façon d'en parler, à défaut de pouvoir parler avec lui⁸. Agir sur la langue et dans la langue est donc une première étape à tout traitement secondairement envisagé⁹ (Porge, 2010, pp. 134-135).

Pour Deligny, le comportement réfractaire des enfants autistes était perçu comme un geste de résistance face à la colonisation et la domestication des espaces symboliques par le langage. Persuadé que la pensée réflexive était fortement inhérente à notre façon de parler, cette résistance leur permettait de vivre dans un univers exempt de conscience réflexive.

Les actions récurrentes qui caractérisent le comportement des enfants autistes surgissent de manière non-intentionnelle et donc non-réflexive. Les enfants autistes dans les Cévennes ne faisaient ainsi aucun « projet » dans leur vie quotidienne. Afin de cerner les spécificités et la singularité de l'enfant autiste, de ce qui « prélude au langage », Deligny se penche sur l'usage de l'infinitif, qui prend une place signifiante dans ses écrits théoriques (Porge, 2010, p. 135).

« Deligny reproche à la psychanalyse de ne s'occuper que de la personne instituée. « Nous sommes fabriqués de verbes à l'infinitif », dit-il. Ainsi, il faut parler du « tracer » (plutôt que du « tracé »), du « repérer », du « balancer », du « silencer » du « communer », du « camérer » (au lieu de filmer). Il n'y a ni passé de cas, ni futur du projet mais l'« y être », le désir, avec cette insistance sur « l'y ». Si l'on sort de l'infinitif, cela amène le retour du « -on » (éducation, institution...). » (Porge, 2010, p. 135).

C'est la raison pour laquelle Deligny propose d'adapter notre usage des articles et des pronoms personnels.

« L'enfant ne dit pas "je", alors comment parler de lui comme d'un "il" ? C'est un abus de pouvoir des mots, dit-il. De même, il faut bannir le "se" réfléchir, pour parler de l'action d'un enfant, par exemple "se balancer", "l'autiste qui se balance". L'autiste n'est pas dans la réflexion de son image. On ne peut pas dire "l'enfant se balance" car il n'a pas à sa disposition le "se" réfléchi. Donc, dire le "se", c'est imposer par notre langage, une logique qui n'est pas celle de l'enfant. À ce "se", "s", "e", qui reflète notre point de vue d'être de parole, qui avons la réflexion, il faut substituer le "ce", "c", "e", et dire "ce balancer". C'est dans l'absence de "se", de ce "s" que Deligny situe les "tracer" à la main comme s'ils en tenaient lieu. » (Porge, 2010, p. 135).

Deligny retire de cette réflexion linguistique une méthodologie du *tracer*, pratique conçue et développée comme geste primordial d'une main qui ne dépend pas de la structuration du langage (Cardoso Pinto Miguel, 2016, p. 37). Un geste cependant signifiant, empli de représentation et de vouloir-dire.

Dévoiler de gestes corporels

Deligny s'engage pour que l'« agir » involontaire et poétique de l'autisme, opposé au « faire » productiviste, puisse inspirer la conduite des adultes. D'après lui, les personnes travaillant au sein du réseau souffraient d'« angoisse thérapeutique ». En effet, conditionnés par une approche linguistique, ils tentaient de donner sens aux gestes des enfants, effectués *pour rien* et étaient alors animés par le désir d'aider, d'être trop présents, dans une approche thérapeutique. Faire des cartes permettait aux adultes de « s'occuper » et de ne plus être tentés par ce sur-investissement (d'être dans l'agir plutôt que dans le faire).

Dans cette perspective, tracer les cartes de leurs déplacements ne s'apparente pas plus à un travail que les gestes *pour rien* d'un enfant autiste (Alvarez de Toledo, 2001, p. 253).

Les gestes et les agirs des enfants tracés, s'ils font signe, ne sont donc ni à déchiffrer, ni à décrypter, ni à interpréter et n'observent pas le comportement étrange des enfants, mais donne à voir une énigme, la présence d'un abîme insurmontable chez des bénévoles qui leur rendent incompréhensible ses modes de vies particulières (Alvarez de Toledo, 2001, p. 263; Cardoso Pinto Miguel, 2016, p. 166).

6 Dans le réseau des Cévennes, la plupart des enfants autistes ne parleront pas ou peu, qu'ils comprennent ou non le langage. Deligny n'envisage pas de guérir les enfants qu'il accueille, ni de faire émerger le langage, ni de développer une quelconque capacité chez eux. « Le réseau des Cévennes est une expérimentation menée avec les enfants autistes plutôt qu'une expérience conduite sur eux ». Ces différentes expériences et observations ont rapidement soulevé d'autres questions, comme celle de la frontière entre l'homme de nature et l'homme de culture, une réflexion autour de l'acquisition du langage et les possibles résidus d'asymbolique dans ce langage. Cette position de Deligny, détachée d'un processus de guérison, a pu être perçue par ses détracteurs comme une instrumentalisation des enfants autistes. (Krtolica, 2010, pp. 12 - 17). À ce sujet, nous pourrions lire aussi les ouvrages de Krtolica : *La tentative* des Cévennes. Deligny et la question de l'institution.

7 « Deligny est aussi écrivain. Ses récits mettent en scène des situations pédagogiques dans une perspective littéraire. Il raconte des scènes vues et vécues dans le milieu éducatif ou asilaire, et transforme les cas psychiques ou sociaux en personnages » (Alvarez de Toledo, 2001, p. 250).

8 Dans ce mémoire, j'ai repris souvent le mot autiste, dont son usage dans le domaine de la psychothérapie pourrait être perçu comme un mot stigmatisant. Cela n'empêche pas que Deligny insistait sur le fait de parler de « l'autiste » dans ses écrits, tout en étant conscient de sa connotation dure : « J'insiste sur ce mot d'autiste dont je me sers comme d'un mot dur, réfractaire, qui réfracte le langage. Là-conscient ne se dit pas ; il n'est pas effet de langage. Ce qui en affleure au manifeste peut, à la limite, être évoqué par des mots durs. Tout mot peut devenir dur si vient s'y incorporer du réfractaire (ce qui est humain à proprement parler échappe au langage qui l'aborde sans cesse, par courants et marées plus ou moins pollués. Un langage est clair non pas quand il dit, mais quand il laisse entrevoir, par transparence). Curieusement, ce dur évoque le translucide. Il n'y a qu'à penser au diamant. Y a pas plus dur, y a pas plus clair. » Lettre inédite à Félix Guattari du 9 avril (1978), cité dans : *À la marge et hors-champ: l'humain dans la pensée de Fernand Deligny* (Cardoso Pinto Miguel, 2016, p. 22)

9 Une théorie sur ceux qui ne parlent pas s'adresse en fait à ceux qui parlent et donc reçoit d'eux son message. Mais cette théorie permet-elle vraiment d'appréhender la vérité de ceux qui ne parlent pas, qui sont dans « la vacance du langage » ? (Porge, 2010, p. 134).

Deligny souligne les spécificités de l'expérience autistique, une expérience sensorielle qui relie intensément les éléments non humains, rendant la vie plus vivante, parce que consciente de l'infinité des connexions. Un comportement dit asocial, qui se meut en une expérience partageable au commun, dans un rythme de vie partagé (Wiame, 2016, p. 43).

Nous retrouvons cette forme de symbiose lorsque Deligny établit des correspondances entre « le tracé des lignes d'erre des enfants, au tracé des toiles d'araignée, de « l'aragne » (...) à celui des termites, à celui des lignes de la main, à un certain nombre d'autres tracés dans le domaine animal, végétal, minéral » (Porge, 2010, p. 133).

L'autiste serait par là-même en continuité avec l'espèce et au-delà même de l'espèce avec la nature elle-même, l'humain de nature. Il y a quelque chose, là, qui serait de l'ordre d'un être de nature proprement dite. La toile d'araignée n'est pas un modèle, une analogie, elle est identique à l'erre dont Deligny relève les cartes. « L'aragne » est le « modèle » du réseau qu'il souhaiterait atteindre au travers de sa tentative dans les Cévennes, un réseau composé de petits lieux séparés, reliés par des lignes de passage. L'aire de séjour est une toile. » La toile d'araignée est tissée sans intention, il n'y a pas un vouloir de l'araignée pour attraper la mouche, elle fait ça et la mouche tombe, il n'y a pas d'intention, pas d'utilité, c'est a-subjectif. « Mais ce que l'arachnéen nous enseigne, c'est qu'il ne s'agit pas pour l'aragne, de vouloir avoir, de par le tissage de sa toile, la mouche ; c'est tramer qui importe [...] Où se retrouve ce que le réseau peut avoir d'arachnéen, étant entendu que l'arachnéen n'est pas un avoir mais bien une trouvaille incessante, une découverte émaillée de surprises, ces surprises étant de bien étranges coïncidences qui ne peuvent avoir lieu que si le vouloir reste cantonné dans ce qu'il peut faire et ce qui le regarde. » (Porge, 2010, p. 133).

Dans le mouvement des autistes et dans ce tracer de soi apparaît alors un moyen de révéler le corps sans passer par le langage. Le tracé fait office de libération, les enfants sont délestés de cette injonction sociale qui les pousse à « parler ». Cette pratique du tracé rapproche ainsi les enfants autistes du « commun » (Vuattoux, 2010 p. 85).

Nous comprenons mieux maintenant en quoi ces lignes d'erre développées par Deligny participent à une vision de la géographie en tant que savoir potentiellement émancipateur. Ce potentiel fera de la géographie, et plus particulièrement de la cartographie, un élément crucial de la lutte sociale, un outil stratégique pour la *production d'un territoire de lutte* (Vuattoux, 2010 p. 85).

Deligny a fortement influencé Félix Guattari et Gilles Deleuze. L'œuvre Mille Plateaux, éditée en 1980, laisse en effet émerger une conception cartographique de l'inconscient, dont le fonctionnement dynamique et imprévu ne peut plus se contenter des lectures rigides ou familialistes de la psychanalyse freudienne (Imhoff & Quirós, 2012). Dans la partie suivante, je tenterai d'aborder plus en détail la métaphore de la cartographie schizoanalytique initiée par Guattari et Deleuze, afin de mieux situer la valeur performative de la cartographie alternative.

2.2. Guattari

Étant psychiatre et psychanalyste (formé sous Jacques Lacan), Félix Guattari (1930 – 1992) a travaillé dans les années 1950 à La Borde, la clinique qui a été reconnue pour ses pratiques thérapeutiques innovantes, dont le mouvement antipsychiatrique des années 1960 et 1970. Au milieu des années 1960, Guattari rompit avec Lacan, dont il pensait qu'il restait trop proche de la pensée de Freud et fondait le Centre d'études, de recherches et de formation institutionnelle (1970). Inspiré par le soulèvement des étudiants à Paris en mai 1968, Guattari a collaboré avec le philosophe Gilles Deleuze (1925-95) pour produire l'ouvrage philosophique-sociologique et antipsychanalytique *le capitalisme et la schizophrénie*, se composant de deux volumes : *Anti-Cédipe* (1972) et *Mille plateaux* (1980) (Antonioli, 2003; Wolin, 2017).

Le travail de Deleuze et Guattari s'est sans doute inspiré des tentatives de Deligny entreprises dans les Cévennes. Deligny, à son tour, fait référence dans certains de ses textes à Guattari et Deleuze. Il remarque une analogie entre « rhizome » et réseau, et entre la méthode cartographique telle qu'elle est menée dans Mille Plateaux et ses propres expérimentations cartographiques (Cardoso Pinto Miguel, 2016, p. 480).

Cette section fournit une courte introduction du méthode « schizo-analytique » de Guattari en mettant en contexte certains points communs avec Deligny : une même défiance vis-à-vis de la psychanalyse, et un parallélisme dans l'appréhension et la critique de l'institution (Deligny), et de l'État (Guattari) (Cardoso Pinto Miguel, 2016, p. 481).

2.2.1. La schizo-analyse : un modèle non-hiérarchisé de la carte

Les trois auteurs (Deleuze, Guattari et Deligny) accusent la pratique psychanalyste Lacanienne et Freudienne d'une trop grande volonté d'aligner ses analyses sur des modèles œdipiens, comme si l'inconscient fonctionne que selon certains schémas fixes, exclusivement

affecté par les liens de parentés¹⁰ (Cardoso Pinto Miguel, 2016, p. 488). Deleuze, Guattari et Deligny réclament la prise en compte de la multiplicité des affects qui saisissent tout un chacun, et la manière dont ces affects nous saisissent : cela requiert des méthodes d'analyses nouvelles (Querrien, 2008, p. 109). Dans cette perspective, Deleuze et Guattari s'intéressent à la méthode cartographique, et développent une théorie de lignes dont ils se serrent pour concevoir leur « schizo-analyse » (Purcell, 2013, p. 21).

La « schizo-analyse » se présente comme une psychanalyse alternative qui s'est inspirée du mouvement antipsychiatrique.

« A la différence de la psychanalyse, qui cherche toujours à rabattre chaque énoncée et chaque production libidinale sur une structure les sur-codant, une pragmatique schizo-analytique aura pour objectif de cerner leurs éléments répétitifs dans ce que nous appellerons des systèmes de *calques*, susceptibles de s'articuler à une *carte* de l'inconscient » (Félix Guattari, 2015, p. 285).

La schizo-analyse, telle que Deleuze et Guattari la conçoivent, propose donc une analyse de cette cartographie, ce *paquet de lignes* constituant chaque individu. Nous y décelons trois grandes *lignes d'organisation* : les lignes « molaires » (désorganisation relative), les lignes « souples » ou « moléculaires », les lignes de fuite (désorganisation absolue) (Cardoso Pinto Miguel, 2016, p. 501).

Il faut rappeler que les modes d'engendrement d'une pragmatique schizo-analytique sont rhizomiques. Guattari et Deleuze soutiennent que la pensée traditionnelle, qu'ils critiquent est arborescente, en ce sens qu'elle suit un schéma linéaire, se ramifiant à divers points. Les rhizomes, issus d'une sorte de système racinaire trouvé dans la nature, sont non linéaires et non hiérarchiques. Etant un processus non-hiérarchique, le rhizome, n'est donc pas objet de représentation. Cette méthode collective d'analyse des lignes organisationnelles, méthode partagée mais déplaçable, applicable à différents systèmes (individu, état, institution...) dépendra du cadre d'énonciation (par exemple : le contexte de la communauté psychiatrique, un mouvement politique) (Félix Guattari, 2015, p. 284).

A l'opposé d'une structure qui se définit par un ensemble de points et de positions, de rapports binaires entre ces points et de relations biunivoque entre ces positions, le rhizome n'est fait que de lignes : lignes de segmentarité, de stratification, comme dimensions, mais

aussi ligne de fuite ou de déterritorialisation comme dimension maximale d'après laquelle, en la suivant, la multiplicité se métamorphose en changeant de nature. On ne confondra pas de telles lignes, ou linéaments, avec les lignées de type arborescent, qui sont seulement des liaisons localisables entre points et positions. A l'opposé de l'arbre, le rhizome n'est pas objet de reproduction : ni reproduction externe comme l'arbre-image, ni reproduction interne comme la structure-arbre. Le rhizome est une antigénéalogie. C'est une mémoire courte, ou une antimémoire. Le rhizome procède par variation, expansion, conquête, capture, piqûre. A l'opposé du graphisme, du dessin ou de la photo, à l'opposé des calques, le rhizome se rapporte à une carte qui doit être produite, construite, toujours démontable, connectable, renversable, modifiable, à entrées et sorties multiples, avec ses lignes de fuite. Ce sont les calques qu'il faut reporter sur les cartes et non l'inverse. Contre les systèmes centrés (même polycentrés), à communication hiérarchique et liaisons préétablies, le rhizome est un système acentré, non hiérarchique et non signifiant, sans Général, sans mémoire organisatrice ou automate central, uniquement défini par une circulation d'états. Ce qui est en question dans le rhizome, c'est un rapport avec la sexualité, mais aussi avec l'animal, avec le végétal, avec le monde, avec la politique, avec le livre, avec les choses de la nature et de l'artifice, tout différent du rapport arborescent : toutes sortes de «devenirs» » (Deleuze & Guattari, 1980).

À l'inverse du calque, le modèle du rhizome suit le modèle de la carte.

« La carte est opposée ici à la structure ; la carte est ouverte, elle est connectable dans toutes ses dimensions, elle peut être déchirée, elle peut s'adapter à des montages de toute nature. Une carte pragmatique peut être mise en chantier par un individu isolé ou par un groupe, on peut la dessiner sur un mur, on peut la concevoir comme un œuvre d'art, on peut la conduire comme une action politique ou comme une méditation. Ce qui est important, c'est de déterminer en quoi, un type de performance étant donné, un agencement particulier d'énonciation, un calque redonnant, modifie ou non la carte inconsciente d'une compétence pragmatique locale. Ces cartes de compétence ne dépendent pas de façon absolue d'une compétence plus large. De même qu'il n'existe pas de compétence universelle, il n'existe pas de cartographie universelle ; telle carte, qui servira de point de repère à une performance collective (par exemple d'une communauté antipsychiatrique ou d'un groupuscule), pourra avoir valeur de performance pour tel autre ensemble social (par exemple : l'ensemble de la psychiatrie en France, ou l'ensemble des mouvements politiques) » (Félix Guattari, 2015, p. 286).

Deleuze et Guattari ont tous deux associé la représentation cartographique au rhizome puisque, tout comme celui-ci, elle ne renvoie à aucun centre, et par extension, ne renvoie pas l'objet décrit à un *centre signifiant*. L'exemple de l'expérience de Deligny les intéresse particulièrement, puisque dans le réseau des Cévennes, en suivant le chemin des enfants autistes, les cartes se concentrent sur la description, dégagée en premier lieu de la dimension analytique et interprétative. Et donc du soin. Elle se détache de la *compétence* alliée à la dimension

10 Nous pouvons noter que les reproches faits à l'encontre de la psychanalyse Lacanienne se situent dans un cadre socio-politique. Partant de ce fait, certaines simplifications du concept psychanalytique se font naturellement. (Cardoso Pinto Miguel, 2016, p. 488). Il en va de même pour la critique de l'usage du mythe d'œdipe dans la psychanalyse. Žižek déclare que plus souvent qu'insinué par Deleuze le mythe d'œdipe s'est employé avec prudence dans les pratiques Lacaniennes : « Dans les dernières décennies de l'enseignement de Lacan, les thèmes et les sous-titres tels que « au-delà de l'œdipe », « l'œdipe, un rêve de Freud », etc., sont nombreux ; en plus de cela, Lacan présente même la figure d'œdipe à Colonne comme une figure post-œdipienne, « au-delà du complexe d'œdipe » (Žižek, 2005, p. 6). Pour plus d'information sur ce sujet cf. l'article écrite par Žižek : Le devenir-lacanian de Deleuze.

thérapeutique pour rejoindre la *performance*, au travers de l'acte de création, la construction commune d'une carte, un objet en soi, un objet tracé, dessiné, fabriqué, impliquant des gestes, impliquant bien au-delà de l'analyse, dépassant et sémancipant d'un statut de simple objet de médiation, objet-étape à visée curative (Cardoso Pinto Miguel, 2016, pp. 489-493).

2.2.2. La praxis politique : les lignes de fuite

Les « lignes de fuite » sont un élément central de la praxis politique de Deleuze et Guattari (notamment Deleuze et Guattari, 1980 ; 1989 ; 1987). Leur théorie politique souhaite stimuler la production du désir qu'ils considèrent comme le moteur de la société humaine, le désir déclenchant la création humaine et le processus du devenir, du changement, de la transformation d'une chose à l'autre. À l'inverse, ils tentent d'avachir les appareils qui le capturent et l'emprisonnent, comme les entités politiques, l'état, le capitalisme et la psychanalyse œdipienne. En ce qui les concerne, la révolution se fait en libérant le désir : créer, initier, produire librement.

Pour atteindre ce résultat, les « lignes de fuite » jouent un rôle crucial dans cette métaphore cartographique, notamment pour initier la libération de la machine productrice de désir. C'est en effet la ligne qui parvient à s'échapper de l'appareil de capture. De cette façon, la métaphore utilise des éléments spatiaux pour représenter deux antagonismes. Un appareil de capture nous tient à un point fixe (une ontologie de l'être), mais lorsque nous échappons à l'appareil, nous commençons à avancer le long d'une ligne (une ontologie du devenir). La fuite, mais aussi l'action de déterritorialisation se réfèrent à cette ontologie de devenir, notamment un processus de devenir quelque chose d'autre, quelque chose de nouveau¹¹. Donc au premier abord, Deleuze et Guattari considèrent la déterritorialisation et la fuite comme des actes d'espoir, néanmoins risqués, et plus ou moins déçus, compte-tenu du destin habituel des éléments déterritorialisés poursuivant une ligne de fuite : ils sont recapturés et reterritorialisés dans un appareil (Purcell, 2013, pp. 23-26).

Enfin, la conception Deleuzo-Guattarienne de la cartographie et des lignes de fuites fait référence à la tentative politique entreprise par Deligny dans les Cévennes dans le sens où l'aire de séjour Cévenoles réussit à échapper à l'action d'institutionnalisation, car les enfants autistes sont considérés comme étant soutirés d'un rapport intersubjectif et ne reconnaissant donc pas l'exercice du pouvoir, ce qui rend plus évidente la mise en place d'une structure réticulaire, supplantant une structure hiérarchique institutionnelle traditionnelle (Krtolica, 2010, p. 25).

2.2.3. L'aménagement du désir : vers une ontologie du devenir

La théorie de Guattari et Deleuze a non seulement influencé la pensée des philosophes et psychanalystes, mais elle a également fourni de nouvelles ressources et de nouvelles orientations

11 Notons d'ailleurs, que la mise en avant de l'action de la fuite dans leur théorie politique rend leur réflexion sur la cartographie entièrement différente de celle de la cartographie radicale qui, comme nous avons vu dans le premier chapitre, produit des cartes pour contrer certains faits politiques.

pour déchiffrer le rôle de l'urbanisme dans la société. En effet, des aménageurs et géographes comme Purcell, Hillier et Gerlach (Gerlach, 2014; Hillier, 2008; Purcell, 2013) s'en sont inspirés. Le fait que la théorie de Guattari et Deleuze inspire autant de géographes et urbanistes n'est pas étonnant, parce que ces auteurs intègrent dans leurs ouvrages un état de termes d'ordre spatial (lignes, points, surfaces, plans, cartes, plateaux, territorialisation et déterritorialisation, espaces lisses et espaces striés, etc.). La philosophe Antonioli dédie même un ouvrage aux explications de géophilosophie de Deleuze et Guattari (Antonioli, 2003).

Dans la partie au-dessus nous avons vu que la conception du désir de Deleuze et Guattari est particulière. Elle l'est parce qu'elle s'écarte significativement des constructions conventionnelles du désir comme « manque » (comme dans la psychanalyse Freudienne et les pratiques commerciales inhérent à l'idéologie du capitalisme) (Antonioli, 2010; Wood, 2009, p. 203). Wood affirme que la planification urbaine est intrinsèquement préoccupée par l'imagination et le désir : à quoi la future ville devrait ressembler, ou qu'est-ce que l'impact d'une proposition de développement sur la forme actuelle du bâti, sur les pratiques des agents et des personnes avoisinantes? s'il y a une infinité de forces et de désirs qui pourraient s'allier pour produire un environnement urbain, comment ces forces et ces désirs viennent à être apprivoisés et réglementés par le capital, ramenées dans une certaine direction? (Wood, 2009, p. 203).

Ce sont des questionnements soulevés par Hillier, aménageur et urbaniste, qui, à la suite de Deleuze et Guattari, a privilégié dans sa pratique une ontologie de devenir. Il délaisse ainsi une ontologie de l'être axée sur l'état final - comme l'a analysé Purcell dans *A new land: Deleuze and Guattari and planning.* -, s'extrait d'une théorie urbaine qui ne tiendrait pas compte des imprévus et du non-intentionnel. Prenant en considération la *complexité dynamique des éventualités du lieu*, il y intègre la dimension du temps, des individus, et le déploiement continu des événements. Purcell le distingue ainsi des autres aménageurs contemporains (Purcell, 2013, pp. 22 - 23). Intégrant la position philosophique radicale de Guattari, Purcell propose d'ailleurs une nouvelle conception de la planification :

“It would not be merely planning that is more open to difference and change and more sensitive to its function as an apparatus of capture. Rather it would be planning that entirely refuses the state and capitalism, that devotes its energy to kindling fires for a generalized explosion, to building revolutionary connections among escaped elements beyond the state and capitalism, so that they can grow strong enough to achieve a breakthrough, to spill out beyond the limit of our current society and into a new land. And after the breakthrough, in the new land, planning would need to operate in a way that might seem strange. In the new land, elements in flight must remain in flight. Planning would need to be an activity that works tirelessly to ward off new forms of organization, institution, and hierarchy. It would have to be planning that does not stand outside the activity of people and try to coordinate it. Certainly, in the new land action would be taken, but no organ, or institution, or committee, or planning department can take it. Decisions must emerge from the whole body of society. Planning would have to be conceived of as a power that is immanent to society, that is not

done intentionally by any specialized group, but by everyone acting together to coordinate activity.” (Purcell, 2013, p. 35).

Conclusion

Cette partie a tenté d'exposer deux formes des cartes alternatives qui possèdent un aspect performatif. Premièrement, nous avons étudié en détail la méthode du *tracer* de Deligny et la lecture cartographique de Guattari. Ces deux auteurs soulignent le fait que la carte n'est pas un instrument mimétique mais un système constructif, exprimant la puissance d'un processus de vie à un moment précis. Cette puissance signifie que les cartes sont en mesure de créer une vision élargie du monde et en même temps d'influer sur celui-ci, de proposer des nouveaux espaces de vie, rendus possibles justement par la performativité des cartes : le *tracer* de Deligny rend possible un nouvel horizon de partage et de dialogue –pré-linguistique–, où l'on assiste à la création d'une autre expérience du commun et du sensible à travers une vision élargie de la carte, chez le lecteur, chez le créateur comme chez les enfant autistes.

La méthode du *tracer* développé par Deligny et effectué par les accompagnateurs de vie sur les calques, présente les *lignes d'erre* des enfants, exposant les gestes et les déplacements quotidiens qui « préparent au langage ». La pratique du *tracer* est également perçue comme un geste primordial de la main, s'effectuant indépendamment du langage. Cette méthode fait donc office d'émancipation, puisqu'elle génère un espace commun se situant dehors du langage, un milieu partagé entre les soignants et les enfants, où les enfants se déplacent sans pour autant être définis ou contraints par le langage –et stigmatisés par leur incapacité de parler–. C'est donc le *tracer* qui permet aux soignants d'apprendre à voir le social et le commun autrement, notamment en se liant à des enfants désormais libérés de l'injonction sociale de les pousser à parler.

Nous avons vu par la suite que ces cartes faites dans le réseau cévenol, inspirent et alimentent la théorie schizo-analytique de Deleuze et Guattari. Dans ce contexte, leur vision de la cartographie sert à explorer davantage le collectif et sa *performance* dans la carte, en se détachant de la dimension analytique traditionnelle et interprétative. La méthode de la schizo-analyse ne circonscrit pas l'objet étudié au sein d'un centre signifiant, il s'agit de considérer l'acte de création à travers un schéma rhizomique et non-hiérarchique. Cette méthode reste applicable à différents systèmes de *performance* (individu, état, institution...) toujours en considérant l'ensemble des lignes produit.



3

La cartographie au sein d'une démarche artistique

3.1. Kadzand Cartography Project

Dans le cadre de ce mémoire j'ai mis en place une résidence artistique qui s'est articulée autour de la problématique « Qu'est-ce que l'acte de cartographier » et qui a eu lieu à Ostende, en Belgique, entre le 27 juillet et le 5 août 2017. Dans cette partie je vous explique en quoi la carte collective fabriquée par les artistes est un exemplaire d'une cartographie performative.



Figure 7 Image de Carlos Bernal, artiste participant de la résidence *Kadzand Cartography Project*, tenue à Ostende.

3.1.1. Le déroulement de la résidence :

Douze personnes ont participé à la réalisation de ce projet. Les participants forment un groupe très hétérogène. Non seulement ils viennent des pays différents (Mexique, Colombie, Belgique, Brésil et France) mais leurs parcours professionnels sont très variés (nous trouverons un danseur, des plasticiens, des performeurs, une philosophe, des historiens de l'art, une architecte et un cuisinier).

Pendant la résidence, les neuf artistes invités ont travaillé avec ce que les cartes leurs évoquent, tel que l'exploration, l'aventure, l'anthropologie, les souvenirs de voyage, la rencontre et les fantasmes qui se créent autour de terrains et de peuples inconnus.

Bien sûr le territoire que les artistes ont exploré n'était pas un territoire inconnu dans un sens théorique. En effet, les invités ont été dès le début de la résidence en possession d'une carte de la ville qui a été accroché au mur dans le lieu de travail. Ils ont également participé à un cours très détaillé sur l'histoire de la ville donné par un urbaniste locale.

De plus, même avant notre arrivée, les participants ont été déjà imprégnés par une image de la ville. En effet, pendant nos préparations pour le projet j'ai partagé aux invités des histoires et anecdotes sur Ostende. Le fait que les invités résidaient dans mon ancien lieu de résidence les renvoyait directement à mon histoire de famille chargée d'affects d'adolescence et les a empêché d'explorer la ville d'une manière totalement objective.

Chaque participant a donc délimité la circonférence de son exploration selon son propre intérêt et à sa manière. Chaque sensibilité s'est portée vers des aspects différents et des échelles variées de la ville : quartier, ville, voisinage immédiat, maison, plages, zones interurbaines, etc. Les découvertes se partageaient le soir autour un repas collectif.

3.1.2. L'exposition : la timidité des hippocampes

Le projet se poursuit à travers une exposition collective, *La timidité des hippocampes*, tenue à la Maison Internationale de Rennes, en France, du 13 au 22 septembre. L'objectif était de présenter à Rennes les expérimentations réalisées à Ostende. Parmi les œuvres présentes, on trouvera des vidéos, un film, un enregistrement sonore, des dessins, des séries photographiques, un prototype de t-shirt et plusieurs installations composées de divers matériaux comme des cartes postales ou des ballons, du gravier et des paillettes, dont certaines sont activées de façon intermittente par les artistes et les visiteurs.

3.1.3. Le catalogue

La production du catalogue clôture notre projet. Il rassemble le travail des artistes exposé à la Maison Internationale de Rennes, chaque œuvre produit un différent regard sur la ville et questionnant un ensemble d'éléments cartographiques (orienter, dessiner, marcher, représenter, explorer, réciter (légende), adresser).

La mise en page du catalogue alterne les textes explicatifs des artistes et des images du plan d'Ostende, que plusieurs artistes se sont ré-appropriés, sur place, selon leur propre gout et leur propre ressenti.

Reprenons la citation du livre d'Umberto Eco présenté au début de ce mémoire :

"It was not to discover the 'true' form of the earth, but to reconstruct, among all the mistaken maps, the one right map, the one of use to him." "Not bad, not bad at all," Diotallevi said. "To arrive at the truth through the painstaking reconstruction of a false text." (Umberto Eco) as cited in (Rybicka, 2015, p. 52).

Nous pourrions établir un parallèle entre cette citation et la carte reconstruite dans le catalogue, car elle constitue le fil rouge de l'expérimentation artistique entreprise à Ostende : la conviction qu'il n'existe pas de vérité cartographique, mais il y a de multiples manières de rendre compte du monde à travers les cartes

Partant de ce fait, le catalogue nous présente seulement certaines sections de la carte. De plus, la façon dont elle nous est présentée la rend complexe et peu accessible — on ne peut pas la lire, ni la manipuler — et nous incite à l'apercevoir au-delà de son usage quotidien.

En l'observant, nos ressentis personnels sur cette ville s'effacent et un souvenir collectif se déploie. Ceci est un aspect performatif. Plutôt qu'un moyen d'orientation fait pour un usage individuel, cette reconstruction de la carte saisit selon une manière très adéquate les affects d'une activité commune. De cette façon la carte transforme et reconstruit notre regard sur la ville.



Conclusion : révéler le commun

Ce travail a tenté d'explorer les discussions contemporaines sur le sens et les fonctions de la cartographie qui ont une manière complexe de poser la relation entre la carte et le territoire. Les réflexions dans le domaine de la littérature et les sciences culturelles ont amené l'idée que l'intérêt de la carte ne réside plus seulement dans sa valeur représentative. Ensuite nous avons vu qu'il n'est plus possible d'opposer dans la sphère numérique la carte simple au territoire compliqué, car les cartes deviennent tout aussi complexes et saturées dans leur forme numérique. En étant conscient du rapport complexe entre le territoire et la carte, nous avons questionné le rôle potentiel de la carte au-delà de sa représentation. Nous avons pris pour hypothèse que la carte pouvait prendre un rôle performatif qui ouvre un monde des possibilités sociale et d'expérience du commun en nous libérant de l'emprise d'une seule réalité dogmatique et unilatérale. Ce mémoire s'est intéressé en particulier aux domaines autres que la géographie qui appliquent des cartes et qui en font un usage non-géographique. Ainsi, j'ai construit mon questionnement à partir du point de vue d'un pédagogue (Deligny), d'un psychanalyste (Guattari) et ainsi qu'à partir d'une expérience artistique. En analysant certains cas d'études, j'ai eu l'espoir d'indiquer et de décrire une partie de ces éléments non-traditionnels de la cartographie qui pourraient ouvrir des horizons d'application à la géographie contemporaine. Dans tous les cas d'étude présentés dans ce mémoire, la carte n'a pas été uniquement un produit fini et utilitaire mais aussi comme un outil performatif ou son action a été mise en avant dans une dynamique ou un processus constructif.

Nous avons étudié en détail la tentative entreprise par Deligny dans les Cévennes et nous avons décortiqué sa critique de la thérapie et la psychanalyse classique. Deligny nous a apporté une nouvelle perspective sur la cartographie –notamment en ce qui concerne l'espace et les gestes corporels–. Cartographier pourrait être pratiqué simplement pour mettre en valeur les mouvements particuliers ou appréhender un certain rapport spatial des objets et sujets étudiés. Comme par exemple ceux des enfants résidant dans l'aire de séjour qui ont un rapport au territoire spécifique et affectif car il se situe en dehors du langage mais reste accessible par la sensibilité commune. Dans ce contexte, Deligny génère une pratique spatiale et concrète, notamment le *tracer* –qui est effectué « *pour rien*» – réussit à établir un milieu commun qui s'échappe à la structuration de langage.

Ensuite, nous avons vu que la lecture cartographique de Guattari souligne le fait que la carte n'est pas un objet mimétique, mais un système constructif et l'expression d'un processus de vie à un moment précis. La position philosophique radicale de Guattari a inspiré certains aménageurs contemporains. Il en ressort une théorie urbaine qui intègre une nouvelle conception de la planification et qui prend en considération la complexité dynamique des éventualités du lieu.

Enfin les expérimentations artistiques entreprises par des artistes pendant la résidence Kadzand Cartography project à Ostende ont exploré l'aspect sensible de la carte, et nous ont appris que plutôt qu'un moyen d'orientation fait pour un usage individuel, elle pourra servir comme moyen pour transformer notre rapport personnel à la ville, en (re)construisant un territoire affectif né d'une activité commune.

Dans les trois situations étudiées, la cartographie a joué ce rôle : décrire sans pour autant interpréter, exposer sans définir ou contrôler. Ainsi nous avons pu voir en quoi l'acte de cartographier participe à une vision de la géographie en tant que pratique potentiellement émancipatrice. Cet horizon potentiel de la géographie, et plus particulièrement de la cartographie, peut se relever comme un outil stratégique pour la production d'un territoire d'expérimentation et de progrès social dans une perspective alternative, inclusive et participative. Ce mémoire a été l'occasion de dresser quelques constats et faits historiques concernant les utilisations différentes des cartes, il a été aussi la motivation première pour organiser une véritable expérimentation sociale et artistique dans la ville d'Ostende, que nous poursuivrons dans l'avenir avec grand intérêt ailleurs.¹

1 En effet, en ce moment j'ai été invitée à intervenir dans une institution de soin et d'accompagnement de vie (maison d'accueil spécialisée de St James, Normandie). Accompagnée par un des artistes de la résidence d'Ostende, j'envisage certainement proposer aussi une expérimentation en continuité avec mon mémoire, (l'aspect performatif des cartes) cela il me semble aurait tout à fait sa place dans un atelier-crédation, qui en l'occurrence se structure autour de la danse et le sensible.

Bibliographie

- Alexander Sutherland Neill (2017): Wikipédia. Available at: http://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Alexander_Sutherland_Neill&oldid=139068809.
- Alvarez de Toledo, S. (2001) 'Pédagogie poétique de Fernand Deligny', *Communications*, 71(1), pp. 245-275.
- Alvarez de Toledo, S. (2007). Fernand Deligny : repères cinébiographiques. *Le cinéma de Fernand Deligny*.
- Alvarez de Toledo, S. (2013) 'Cartes et lignes d'erre/Maps and Wander Lines: Traces du réseau de Fernand Deligny', *Paris, France: L'Arachnéen*.
- Alvarez de Toledo, S. (2014) *Fernand Deligny, ou le "mode d'être en réseau"*. Available at: <https://www.actualitte.com/article/tribunes/fernand-deligny-ou-le-mode-d-etre-en-reseau/58428>.
- Antonioli, M. (2003) *Géophilosophie de Deleuze et Guattari*. l'Harmattan Paris.
- Antonioli, M. (2010) 'Singularités cartographiques', *Trahir*.
- Cardoso Pinto Miguel, M. (2016) *À la marge et hors-champ: l'humain dans la pensée de Fernand Deligny*. Paris 8.
- Collective, C. C., Dalton, C. and Mason-Deese, L. (2012) 'Counter (mapping) actions: mapping as militant research', *ACME: An International Journal for Critical Geographies*, 11(3), pp.439-466.
- Cosgrove, D. 'Cultural cartography: maps and mapping in cultural geography'. *Annales de géographie*: Armand Colin, 159-178.
- Crampton, J. W. (2001) 'Maps as social constructions: power, communication and visualization', *Progress in Human Geography*, 25(2), pp. 235-252.
- Célestin Freinet (2017): Wikipédia. Available at: http://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=C%C3%A9lestin_Freinet&oldid=140078596.
- Del Casino Jr, V. J., Del Casino Jr, J. and Hanna, S. P. (2005) 'Beyond the 'binaries': A methodological intervention for interrogating maps as representational practices', *ACME: An International Journal for Critical Geographies*, 4(1), pp. 34-56.
- Deleuze, G. and Guattari, F. (1980) 'Mille plateaux: Capitalisme et schizophrénie II', *Paris: Minuit*.
- Deligny, F., Manenti, J., Comolli, J.-L., Alvarez de Toledo, S. and Leboutte, P. (2007) 'Textes autour du Moindre Geste : Les écrits de Fernand Deligny, Josée Manenti, Jean-Louis Comolli, Sandra Alvarez de Toledo et Patrick Leboutte', pp. 31, Available: Editions Montparnasse.
- Eco, U. (2007) *Foucault's pendulum*. Houghton Mifflin Harcourt.
- Gerlach, J. 2010. Vernacular mapping, and the ethics of what comes next. University of Toronto Press Incorporated.
- Gerlach, J. (2014) 'Lines, contours and legends: Coordinates for vernacular mapping', *Progress in Human Geography*, 38(1), pp. 22-39.
- Guattari, F. (1989) *Cartographies Schizoanalytiques*. Éd. Galilée.
- Guattari, F. (2015) *Lignes de fuite: pour un autre monde de possibles*. Éditions de l'Aube.
- Harley, J. B. (1989) 'Historical geography and the cartographic illusion', *Journal of Historical Geography*, 15(1), pp. 80-91.
- Hillier, J. (2008) 'Plan (e) speaking: A multiplanar theory of spatial planning', *Planning Theory*, 7(1), pp. 24-50.
- Joliveau, T. (2007) 'Echelle 1:1 et représentations grandeur nature', *Cartographier les nouveaux territoires*.
- Joliveau, T., Noucher, M. and Roche, S. (2013) 'La cartographie 2.0, vers une approche critique d'un nouveau régime cartographique', *L'Information géographique*, 77(4), pp. 29-46.
- Kia-Ki, B. H. (2006) 'Deligny et les cartes', *Multitudes*, (1), pp. 185-192.
- Kitchin, R., Gleeson, J. and Dodge, M. (2013) 'Unfolding mapping practices: A new epistemology for cartography', *Transactions of the Institute of British Geographers*, 38(3), pp. 480-496.
- Korzybski, A. (1998) *Une carte n'est pas le territoire: prolégomènes aux systèmes non-aristotéliens et à la sémantique générale*. Éditions de l'Éclat.
- Krtolica, I. (2010) 'La "tentative" des Cévennes. Deligny et la question de l'institution', *Chimères. Revue des schizoanalyses*, 72(1), pp. 73-97.
- La Clinique Et La Psychothérapie Institutionnelle*. Available at: <http://www.cliniquedelaborde.com/la-clinique.html>.
- La définition de Makarenko*. Available at: <https://carnets2psycho.net/dico/sens-de-makarenko.html>.
- Lambert, N. (2013) '[BILLET] Cartographie radicale'.
- Lévy, J. and Lussault, M. (2003) *Dictionnaire de la géographie [et de l'espace des sociétés]*. Belin Paris.
- May, T. (2005) *Gilles Deleuze: an introduction*. Cambridge University Press.
- Mevel, Y. and Tutiaux-Guillon, N. (2013) *Enseigner l'histoire-géographie au collège et au lycée. La géographie, science sociale*, p. 1-7.
- Milon, A. 'Les traces d'erre Fernand Deligny: Aux fondations de la cartographie schizoanalytique de Felix Guattari'. *Symposium*, 111-122.
- Palsky, G. (1999) 'Borges, Carrol et la carte au 1/1', *Cybergeo: European Journal of Geography*.
- Perkins, C. 'Playful mapping: The potential of a ludic approach'. International Cartographic Association Conference, Paris, France. Retrieved from http://icaci.org/files/documents/ICC_proceedings/ICC2013/_extendedAbstract/121_proceeding.pdf.
- Perret, C. (2016) '(Mi)lieux de vie: de la pédagogie à la cartographie', *TRACES 02 / 2016: Ecole du Domaine du possible, Espazium*.
- Poisson-Cogez, N. 'Lignes d'erre-Les cartes de Fernand Deligny', *LNA*, 60, pp. 1.
- Porge, E. (2010) 'Fernand Deligny, un style de vie avec les autistes Y être entre les lignes', *Enfances & Psy*, (3), pp. 130-136.
- Purcell, M. (2013) 'A new land: Deleuze and Guattari and planning', *Planning Theory & Practice*, 14(1), pp. 20-38.
- Querrien, A. (2008) 'Les cartes et les ritournelles d'une panthère arc-en-ciel', *Multitudes*, (3), pp. 108-120.
- Rekacewicz, P. (2013) 'Cartographie radicale', *Le monde diplomatique*, pp. 15.

Research: *Vernacular Geography* (2010): Ordnance Survey Available at: <http://webarchive.nationalarchives.gov.uk/20100505110556/http://www.ordnancesurvey.co.uk/oswebsite/partnerships/research/research/vernacular.html>.

Rybicka, E. (2015) 'Maps: From Metaphor to Critical Topography'.

Simms, I. (2015) *Une question de confiance?: image, langage et connaissance chez Harun Farocki, Artavazd Pelechian et Fernand Deligny*. Paris 8.

Sommerstein, A. H. (1982) *Aristophanes: The Clouds*. Aris & Phillips.

Vuattoux, A. (2010) *Gouvernementalités Contemporaines et Territoires*. Master de recherche en Philosophie - 2e année, Université Paris 1 – Panthéon-Sorbonne.

Wiame, A. (2016) 'Reading Deleuze and Guattari through Deligny's theatres of subjectivity: Mapping, Thinking, Performing', *Critical Psychology*, 9(1), pp. 38-58.

Wolin, R. (2017) *Pierre-Felix Guattari*: Encyclopaedia Britannica. inc. Available at: <https://www.britannica.com/biography/Pierre-Felix-Guattari> (Accessed: le 14 octobre 2017).

Wood, S. (2009) 'Desiring docklands: Deleuze and urban planning discourse', *Planning Theory*, 8(2), pp. 191-216.

Žižek, S. (2005) 'Le devenir-lacanien de Deleuze', *Savoirs et clinique*, (1), pp. 177-189.

Annexe

Le Catalogue de l'exposition *La timidité des hippocampes*

Disponible en ligne sur : < <https://www.dropbox.com/s/lfkns7rtv8qupzp/KCP%20catalogue%20WEB.pdf?dl=0> >

Un point de vue particulier d'un participant du *Kadzand Cartography Project*

« En quoi cette carte peut nous aider à vivre la ville ? »

Eva Reboul

Les artistes invités à la résidence tenue à Ostende ont été incités à créer des associations personnelles autour de leur travail, la cartographie et les cartes en général. Parmi eux, j'ai choisi de me pencher sur la vision d'Eva Reboul pour partager un point de vue en particulier de notre expérience collective. Nous avons discuté sur son travail et son questionnement artistique. Voici quelques points récapitulatifs de notre échange :

Selon Eva la carte idéale saurait représenter le monde changeant en continu. Un outil qui représente les actions effectuées dans la ville en temps et espace réel. Pour la résidence, elle n'a pas cherché à fabriquer une telle carte mais elle a tout de même mené une réflexion poétique autour du territoire et les diverses formes de le représenter. Dans un premier temps, elle s'est penché sur un objet bien concret et présent lors de la résidence à Ostende : un plan immense de la ville accroché au milieu de l'espace de travail. Selon elle, ce plan posé par terre puis accroché au mur, était le premier élément constitutif d'un lien intime, tissé entre les artistes et la ville pendant le temps de la résidence. Au fur et à mesure cet objet est devenue une surface fortement investie par chacun des artistes. De son côté, Eva a choisi de faire abstraction de la carte en tant qu'agent symbolique pour la considérer tout d'abord comme un ensemble de lignes noires et des motifs géométriques. Au sein de cet espace sensible, elle a ensuite dessiné de manière intuitive ses propres lignes colorées.

Au premier abord, on pourrait croire que cette attitude rêveuse était une sorte de repli sur soi et contraire à la contrainte donnée aux artistes sensés se pencher sur la cartographie et le territoire. Cependant, Eva établit un parallèle direct entre ses apports intuitifs sur la carte et ses actions performatives menées ponctuellement dans la ville d'Ostende. En effet, parmi les

multiples interventions in situ, Eva interagi avec la ville par le biais des gestes et des opérations subtiles – telles que marcher, déplacer de pavés, se promener avec divers objets comme un arbre ou un miroir – qui témoignent du même esprit sensible qu'elle avait adopté face au plan vectorisé d'Ostende. Au final, que ce soit par l'ajout des lignes colorées sur une surface plate ou des errances performatives dans la ville, l'artiste cherche à rentrer en résonance avec son environnement en créant un dialogue formel, minimaliste et poétique.

Dans ce mémoire, j'ai décidé d'intégrer un texte écrit spécialement pour cette occasion et laisser parler l'artiste avec ses propres mots et nous partager ainsi sa réflexion personnelle autour de son expérience et notre problématique.

Descartes

Je ne sais pas exactement où est située Oostende.
Je sais qu'on y parle le flamand, le français et l'anglais.

Qu'il y a beaucoup de passage, et du bruit, et quelques habitants.
Qu'il y a un endroit où elle longe la mer, et des pavés au sol.

J'ai vu beaucoup les sols d'Oostende, avec mes pieds. J'ai vu l'air aussi. Le reste, je l'ai peut-être rêvé, parce que rien n'atteste, à part certaines sortes de mémoires bien peu précises.

Il y avait une grande carte dans la maison, en noir et blanc. Je ne sais pas très bien ce que c'est que cet objet. J'ai commencé à colorier les petites cases dans la carte et ça m'a rapidement ennuyée. En plus, je dépassais. J'ai coloré différemment ensuite. Il ne s'est plus agi que de diffuser des lignes et des couleurs, peut-être d'autres choses, dans l'espace de la grande page. Des lignes qui y étaient déjà imprimées, je n'ai plus pris en compte que : tout, sauf ce qu'elles signifiaient.

C'est un peu ce que j'ai fait dans l'espace de la ville aussi.

J'avais souhaité travailler avec l'échelle 1:1.

Et une chose évidemment importante avec l'échelle 1:1, c'est la présence de tout ce qui est là. Il ne s'agit, idéalement, (dans l'absolu) ni d'une synthèse, ni d'une projection. Cette histoire de carte à l'échelle 1:1 impliquait, pour être précise, l'écriture en lieu et temps réels.

Et la présence de tout ce qui est là implique à son tour, que lors - et pendant - que tout bouge, la carte bouge aussi.

Parfois, en vivant quelque chose, on voudrait l'écrire au plus proche de l'expérience.

Et en même temps l'écrire revient à ne plus y être.

(J'ai une fois fait l'essai d'écrire une promenade, et à la fin, j'étais en train d'écrire que j'étais en train d'écrire...)

Ce que l'on tente de cristalliser devient la projection d'une projection, une réflexion incomplète, l'effet d'une image, un double retard.

Une carte à l'échelle 1:1 s'écrit d'elle-même.

Comme une carte-souche, une carte-mère, la mère des cartes, qui s'imprime par fragments au fond des yeux et dans la mémoire de chacun. Ce serait une carte à l'échelle de l'espace, et en rapport à chacun, vivante et multiple. En étant faite de mouvement et de points de vue, c'est-à-dire de vie et de regards, elle ne saurait sans doute pas se réduire à des lignes et des signes qui ne feraient que compliquer ce qui est finalement si simple, en y laissant apparaître les lacunes manquantes à sa légende.

Ce serait comme vouloir expliquer le monde à travers des systèmes scientifiques ou mathématiques, et des raisonnements.

Si, le dessin idiot que j'ai fait sur cette carte dans la maison, je cherchais à le refaire en «réel» dans l'espace de la ville, ce serait créer une projection d'après un tracé qui n'avait aucun lien avec cette ville, mais avec ce qui était alors (un peu comme on fait dans les bureaux pour les choses réelles aussi. En fait, peut-être que ce que l'on fait dans les bureaux ne vaut que pour ce que l'on fait dans les bureaux...).

1. La carte n'est pas la ville, mais un autre lieu. (encore)

Si j'essaye de faire un plan de ce que j'ai rencontré dans la ville, en y appliquant tous les repères connus, je crée une projection qui n'a plus rien à voir avec ce qui s'était dessiné alors, ni même plus ce qui est maintenant.

2. La ville n'est pas cette carte, mais un autre lieu. (déjà)

Si je tente de cartographier ce qui m'apparaît et ce que je ressens en un temps et lieu donnés et au moment même, je n'y suis plus. Je ne suis donc plus un point de vue, ni un mouvement, plus même un point sur la carte. Je produis une carte, pourtant je suis sans yeux, sans pieds et sans mémoire. Ou bien peut-être tous les pieds, tous les yeux et toute la mémoire. (en absorption)

La carte n'est personne.

Peut-être, si /mes pieds et mes yeux// mon point de vue et mon mouvement sont intimement liés au geste de faire carte, si je tente de ne rien cristalliser / c'est à dire d'oublier /, je suis aussi bien ici que partout et par rapport à tout, dans la carte ; peut-être je suis dans la carte en même temps que je la fais.

Les gens signent rarement les cartes qu'ils dessinent. C'est dommage, parce que ce serait intéressant de pouvoir se souvenir que les cartes sont faites par des gens qui se sont perdus dans des cartes, à un moment donné. Je veux dire qu'il est impossible que ces gens et les espaces, les moments qu'ils ont tenté de représenter, aient pu coexister, à cause des cartes.

Les entreprises qui publient des cartes essayent un peu de faire

croire aux gens qui lisent des cartes que cette carte représentent une part de leur perception, au moins pour un moment.

L'appréciation de nos propres situations, de l'espace et du temps, et des détails aussi/, de nos trajectoires, de nos mouvements, sont avalées par les lignes et les signes de dessins en deux dimensions imprimées dans des pliages en accordéon plutôt que dans les yeux et le corps, ou nous.// dans des zoom et dézoom à l'intérieur d'écrans tactiles.

Toutes ces cartes ont avalé les yeux, les pieds et la mémoire, et l'oubli, et le flux des activités et déplacements, qui ne semblent plus guidés que par des contours d'éléments répertoriés au-dehors du présent./ dans un temps inexistant. par des personnes disparues.
3. Une carte est un outil merveilleux pour se perdre.

Je ne sais pas vraiment où est Oostende.
Je ne sais pas non plus où est le reste de la ville par rapport à la maison, Ni où est Oostende par rapport au monde.
Ce dont je peux être sûre, un peu, c'est qu'à chaque fois que je suis sortie, j'y ai posé les pieds, j'ai vu, et touché, et tracé.
Je sais plus où je suis allée.

Quelques tracés des visiteurs de l'exposition *La timidité des hippocampes*

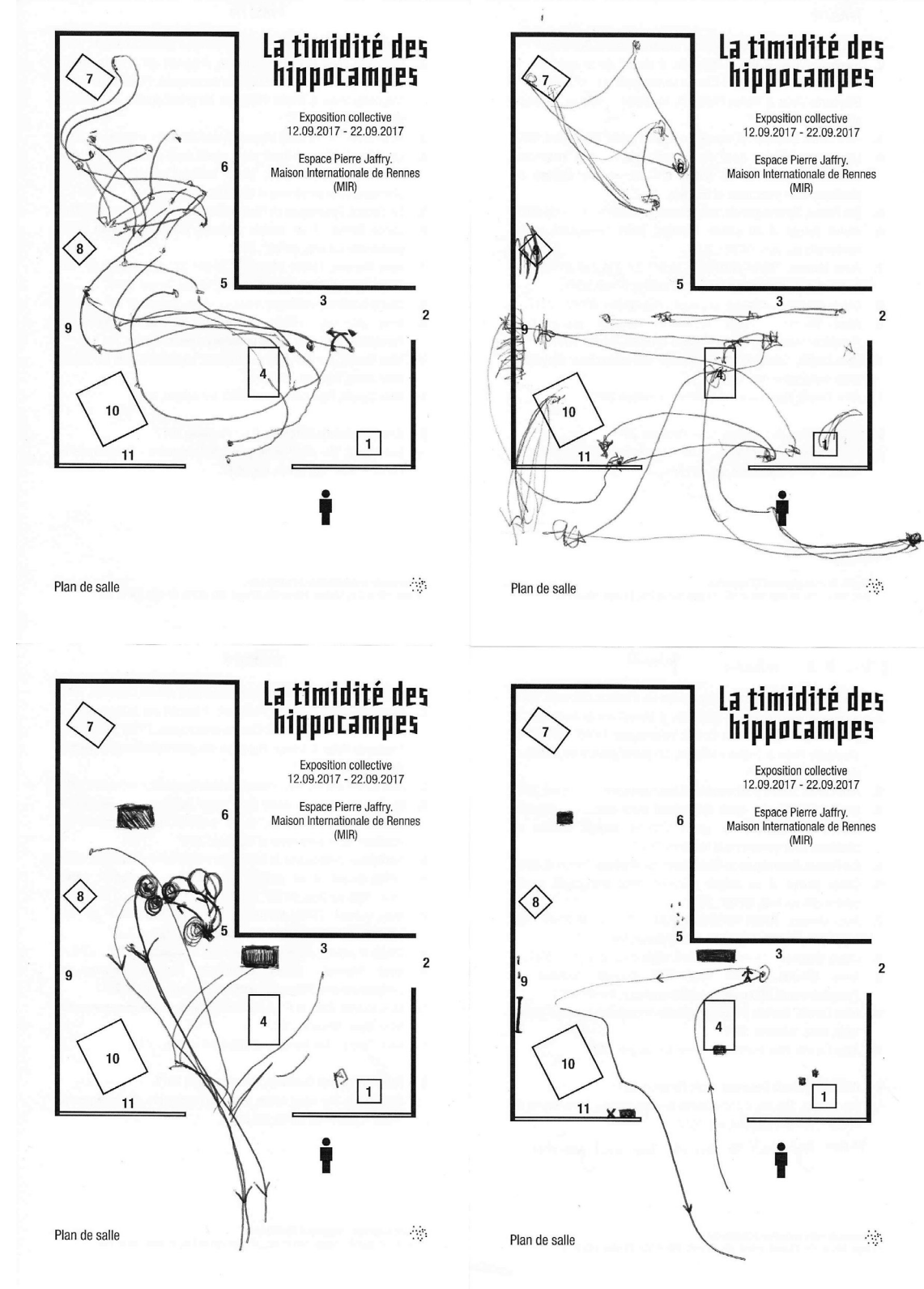
L'exposition *La timidité des hippocampes* a profité d'un grand nombre des visiteurs – en partie, grâce au Journées européennes du patrimoine qui ont attiré beaucoup de monde à la MIR –, en effet pendant le weekend du 16-17 septembre 2017 plus de 300 visiteurs ont visité l'exposition.

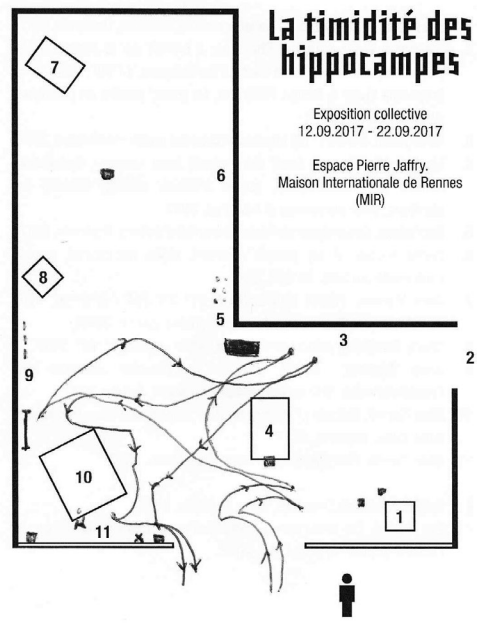
Pendant ce weekend, j'ai mené quelques expérimentations cartographiques ayant pour objet les déplacements des visiteurs dans la salle d'exposition. En utilisant les plans de la salle, en

format A6, parfois je me suis penchée sur des trajets individuels et parfois j'ai considéré des mouvements collectifs. Pour cartographier et de figurer le mouvement, je me suis naturellement inspirée des méthodes et codes élaborés par Deligny, telles que le *tracer* ou des symboles élémentaires (bonhommes noirs, boucles). De la même manière, en m'inspirant des attitudes des artistes invités, je considère avoir participé à un petit exercice artistique, sensible et intuitif.

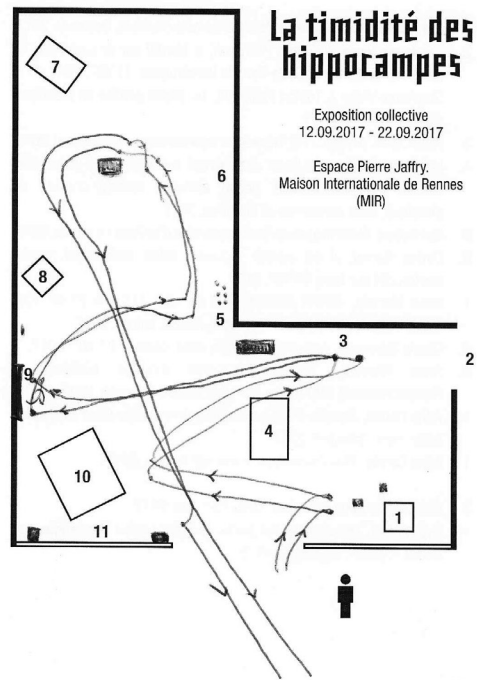
Sur les plans de salles ci-dessous nous retrouvons des lignes qui figurent les déplacements accompagnés par des flèches indiquant la direction du trajet. Nous voyons aussi des *bonhommes noirs* qui indiquent la présence des artistes dans la salle – présents pour partager davantage des informations sur les œuvres ou des anecdotes sur la résidence –. Enfin, les boucles noires indiquent les endroits où les spectateurs se sont arrêtés, la taille de ses boucles est corollaire à la durée de leur pause.

Je n'ai pas pu m'empêcher d'établir des parallèles entre le mouvement des visiteurs et celui des enfants autistes dans les Cévennes. Cela pourrait paraître gratuit ou disparate, mais on doit reconnaître chez les visiteurs d'expositions d'art, une certaine errance qui de fois n'a aucune finalité. Les cartes produites sur le plan d'exposition, n'ont aucune ambition scientifique ou sociologique, mais j'ai profité de cette occasion pour participer de façon périphérique à l'esprit créatif de notre projet artistique. Dans mon cas personnel, j'ai été fascinée par cette déambulation errante et nonchalante qui est tolérée dans un espace d'exposition. Ainsi les observateurs sont devenus *des observés*, des êtres qui nous rappellent que la vie est composée par des actions et des affects primaires, et des moments de flottement où l'on ne sait pas forcément quoi faire, quoi penser, comment se comporter et où il n'y pas un chemin préexistant à suivre. Cette errance est doublement mise en avant – voire mise en abîme – par une représentation inexacte produit par mon propre tracé. Pourtant ces plans amateurs sont tout de même des objets communicatifs qui attestent ou évoquent un événement et des rencontres, ils parlent à ceux qui veulent bien prendre du temps pour les lire. Dans mon esprit je voulais explorer les multiples relations entre le *sujet-cartographié*, le *sujet-cartographe* et le *sujet-observateur* qui sont rendues possibles par l'inexactitude et la fragilité de la cartographie alternative, des multiples valeurs et données sont à explorer, notamment grâce à un cartographe qui se rend vulnérable et s'expose lui-même comme un objet de critique – à critiquer –.

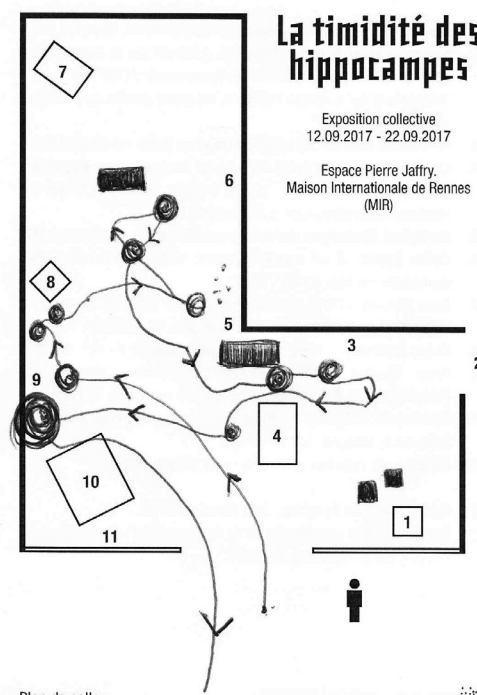




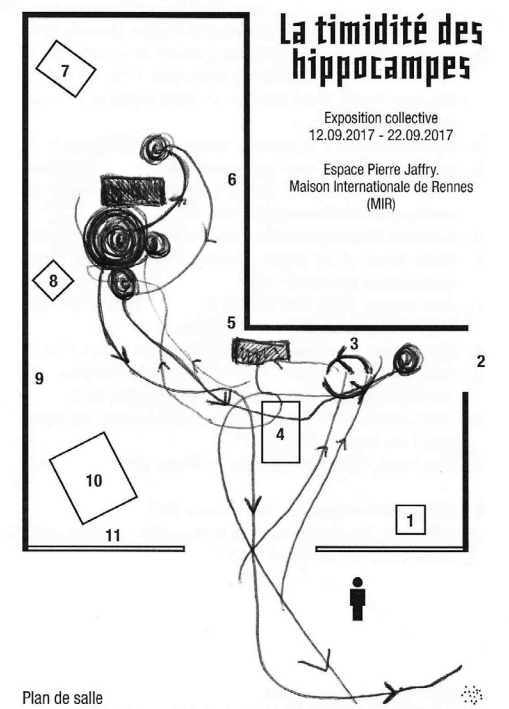
Plan de salle



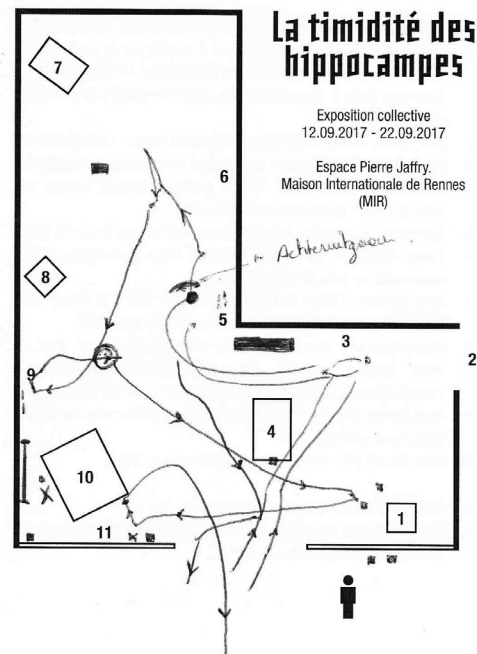
Plan de salle



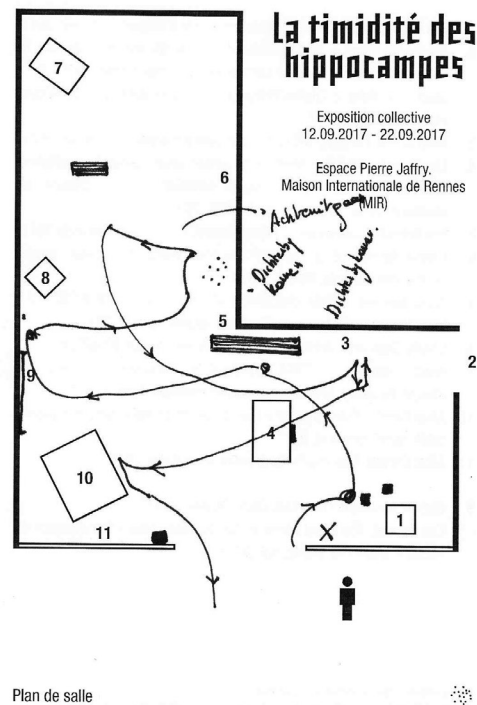
Plan de salle



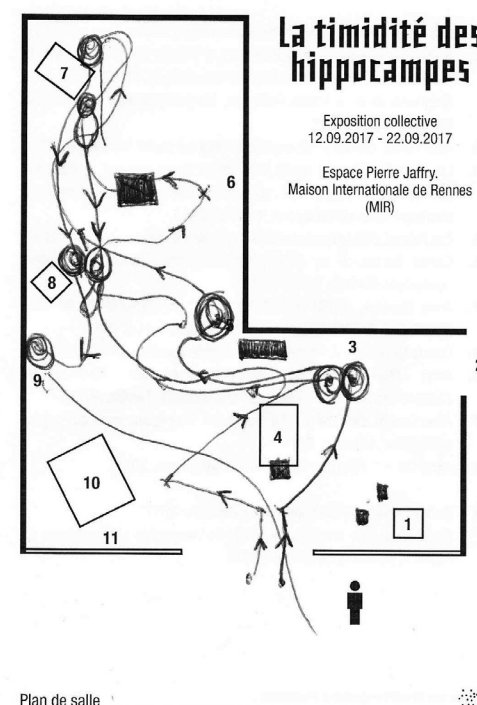
Plan de salle



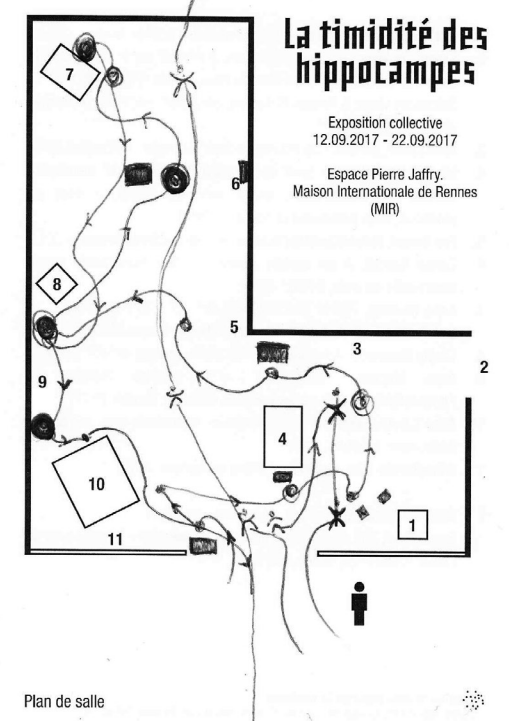
Plan de salle



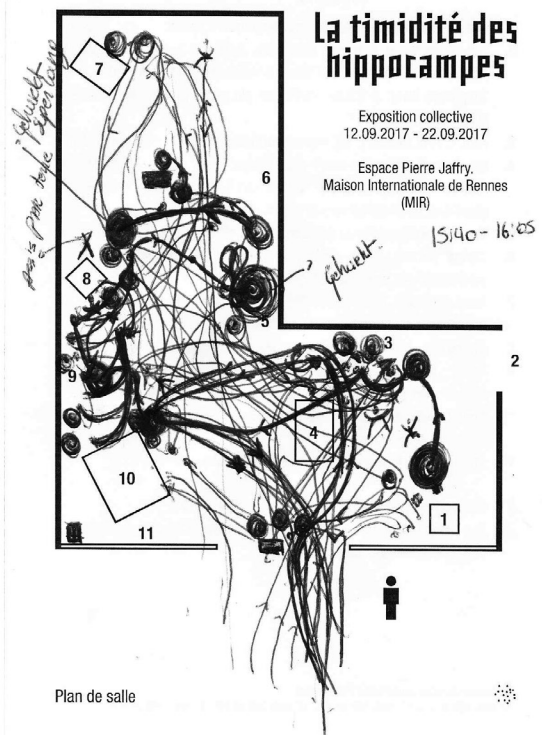
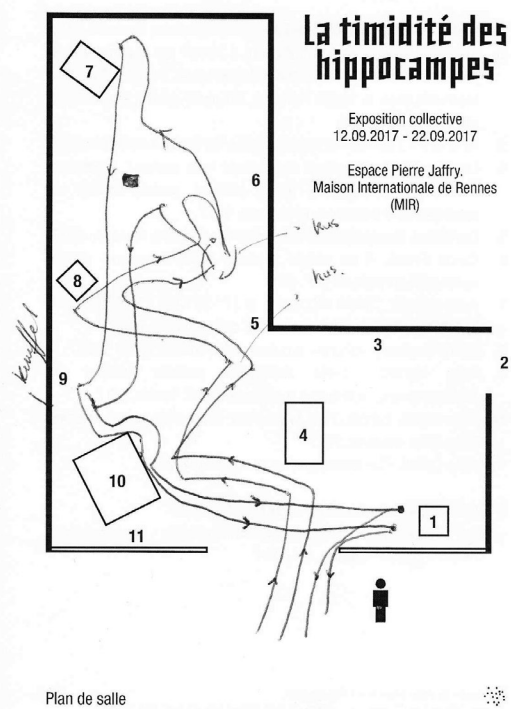
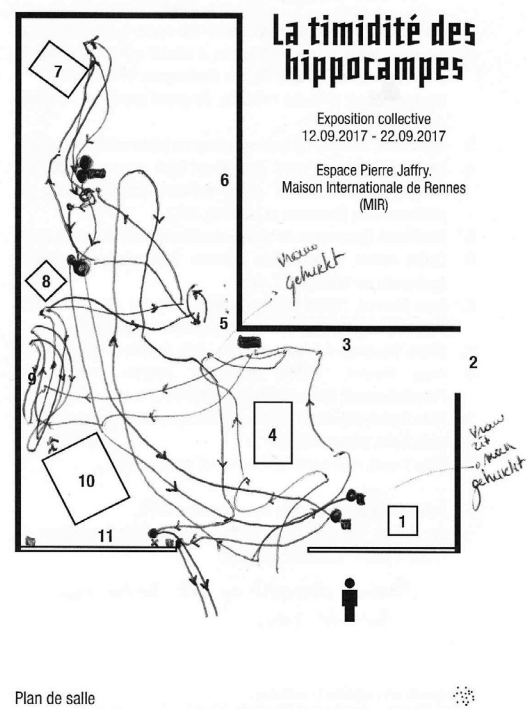
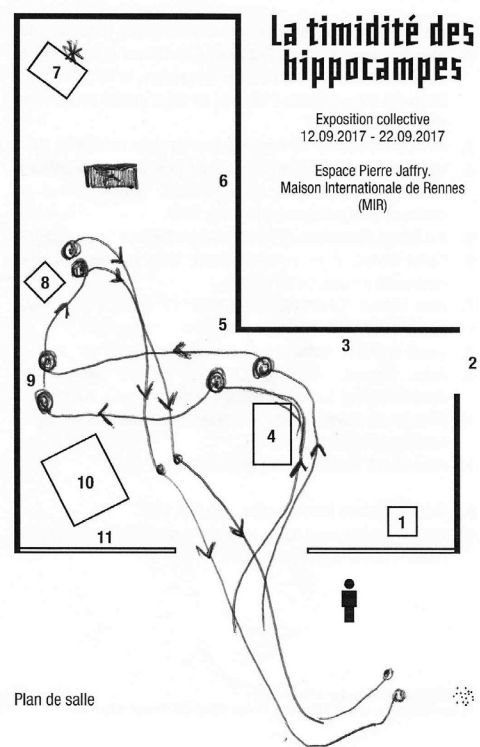
Plan de salle



Plan de salle



Plan de salle



Suite à mon expérience, je peux dresser quelques remarques :

les visiteurs observent chacun à son propre rythme les œuvres présentées, nous remarquons que ceux qui viennent en groupe ou en couple ont une tentation forte à parcourir l'exposition au même rythme que leur partenaire. Ensuite, nous pouvons remarquer que chez la plupart des visiteurs les premiers déplacements se dirigent vers extraits (718) [3] d'Aline Caretti. Ses photos accrochées au mur étaient attentivement observées.

Aussi, l'emplacement de certaines œuvres provoquaient des mouvements spécifiques chez le public. Souvent les spectateurs devaient s'accroupir afin d'observer l'œuvre Dynamiques de l'éclat d'Eva Reboul [5] ou l'installation vidéo, à un certain moment de Carlos Bernal [6]. Nous pouvons enfin remarquer que les visiteurs avaient tendance à sortir de la salle juste après avoir été abordé par un artiste.

Travail en amont de la résidence

Dossier recherche-action Ostende

Co-écrit avec Aline Caretti

Disponible en ligne sur : < https://www.dropbox.com/s/5pads4xvvp4obj5/Dossier_recherche_action_Ostende.pdf?dl=0 >

Rapport de séjour : Kadzand Cartography Project

Co-écrit avec Gabriel Ahumada Dorantes

Disponible en ligne sur : < https://www.dropbox.com/s/o7dwpwwwbvtuo3p/Rapport_de_sejour_Kadzand_Cartography_Project.pdf?dl=0 >

Le mapping comme acte performatif